

JOURNAL  
DES  
DEMOISELLES

—  
QUARANTIÈME ANNÉE  
—



PARIS  
AU BUREAU DU JOURNAL, 1, BOULEVARD DES ITALIENS  
ET RUE RICHELIEU, 103

—  
1872

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

QUARANTIÈME ANNÉE



PARIS

LE BUREAU DU JOURNAL A. BOULEVARD DES FILLES

DU 100 N° 100

1873



# JOURNAL DES DEMOISELLES

## GALERIE LITTÉRAIRE

REMY BELLEAU

UNE des étoiles, & non la moins brillante, de la célèbre Pléiade du seizième siècle. Ami, disciple & commentateur de Ronsard, cet élégant poète a laissé dans la mémoire des hommes de goût nombre de pièces que recommandent leur grâce naïve & leur fraîcheur printanière. Il naquit à Nogent-le-Rotrou, au commencement de 1528. Dès sa jeunesse, on le voit attaché à René de Lorraine, marquis d'Elbeuf, général des galères de France. En 1557, il accompagna ce haut dignitaire dans plusieurs voyages, & notamment en Italie, lors de l'expédition de Naples. Son noble maître fut même, à ce qu'il paraît, si content de ses services qu'il lui confia l'éducation de son fils, Charles de Lorraine, depuis duc d'Elbeuf & grand écuyer de France. Remy Belleau mourut à Paris, dans la maison du duc d'Elbeuf, le 6 mars 1577. Ses amis, Ronsard en tête, tinrent à honneur de porter son cercueil sur leurs épaules, jusqu'à l'église des Grands-Augustins, où il fut inhumé.

On citera longtemps, on citera toujours, dans les diverses anthologies chargées de recueillir les

fleurs de notre vieille poésie française, l'ode ravissante qu'il a consacrée au joli mois d'avril. C'est un sourire, un épanouissement, un renouveau continu. Chaque strophe se dégage légère comme un vol d'abeille :

Avril, l'honneur & des bois  
Et des mois ;  
Avril, la douce espérance  
Des fruits qui, sous le coton  
Du bouton,  
Nourrissent leur jeune enfance ;  
Avril, la grâce & le ris  
De Cypris,  
Le flair & la douce haleine ;  
Avril, le parfum des dieux,  
Qui, des cieux,  
Sentent l'odeur de la plaine ;  
C'est toi, courtois & gentil,  
Qui d'exil  
Retires ces passagères,  
Ces arondelles qui vont,  
Et qui sont  
Du printemps les messagères.

Son *Ode pour la paix* est vraiment de circonstance. Hélas ! après les terribles secousses que nous venons d'éprouver, nous ne pouvons mieux



faire, nous aussi, que de nous mettre à l'unisson avec le poète du seizième siècle, & de répéter en empruntant ses paroles :

Quitte le ciel, belle Astrée,  
En France tant désirée;  
Viens faire ici ton séjour,  
A ton tour.  
Assez les flammes civiles  
Ont couru dedans nos villes,  
Sous le fer & la fureur;  
Assez la pâle famine,  
Et la peste, & la ruine,  
Ont ébranlé ton bonheur.

Montre-nous ta face belle,  
En cette saison nouvelle;  
En pitié regarde-nous  
D'un œil doux!  
Que sous ta main, que j'honore,  
Au soir l'épi se redore!  
Viens, plus gracieuse encor  
Que n'est l'étoile qui guide  
Le soleil, quand, par le vide,  
Il étend son crêpe d'or!

Que le ciel, à ta venue,  
Épanche une douce nue  
De parfums & de senteurs,  
Et d'odeurs,  
De miel, de manne sucrée,  
Tant que la France enivrée  
Soit grosse d'un beau printemps,  
D'un printemps qui toujours dure,  
Et qui surmonte l'injure  
Et les échanges du temps!

Oh! oui, les *flammes civiles*, sans parler des *flammes étrangères*, ont assez dévasté notre malheureuse patrie. Puisse-t-elle enfin renaître de ses ruines! Et pourquoi pas, d'ailleurs? Le désespoir est toujours impie; mais il l'est surtout quand il s'agit de la France. Elle s'est relevée de bien d'autres chutes; grâce à Dieu, elle se relèvera encore de cette dernière, la plus terrible, la plus dangereuse de toutes. A cet égard, comme tout à l'heure, Belleau sera le garant que j'invoquerai. Ses rimes consolantes, dans leur simplicité & leur gaucherie archaïques, viendront fort à propos murmurer à notre oreille :

Le rocher ni la tempête  
Toujours ne pend sur la tête  
Du pilote pâissant,  
Frémissant;  
La nue, épaisse en fumée,  
Toujours ne se fond armée  
De feu, de soufre & d'éclair;  
Quelquefois, après l'orage,  
Elle *fourbit* le nuage,  
Et le rend luisant & clair.

Cher vieux poète de bon augure! sans doute :

Ton oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Aussi, pour mon compte, je crois fermement qu'il

s'accomplira, & que le nuage ténébreux & sanglant qui si longtemps a sali notre horizon sera bientôt complètement *fourbi*. Ainsi soit-il!

## MADAME DESHOULIÈRES

Les contemporains de cette femme célèbre l'avaient surnommée la *dixième Muse*. La postérité n'a pas précisément ratifié ce titre glorieux; mais celle qui eut la dangereuse chance de le porter un instant n'en reste pas moins, malgré tout, une des figures les plus intéressantes & les plus sympathiques du grand siècle.

Née à Paris, vers 1634, Antoinette du Ligier de la Garde sembla, dès ses premiers pas dans la vie, avoir reçu d'une fée protectrice le double don de l'esprit & de la beauté. Une large & solide éducation, bien différente, hélas! de celle que la plupart des femmes reçoivent aujourd'hui, en l'an de grâce où j'écris ces lignes, développa ses heureuses dispositions pour l'étude. Elle apprit à la fois le latin, l'italien & l'espagnol. Son maître en poésie fut Jean Hesnault, auteur du fameux sonnet de *l'Avorton* & d'une assez remarquable traduction de *Lucrèce*. En 1651, elle épousa Guillaume de Lafon de Boisguérin, seigneur Deshoulières, gentilhomme du Poitou. Après avoir obtenu des succès littéraires très-mérités par ses idylles & autres pièces fugitives, elle eut le malheur de commettre une certaine tragédie de *Genséric*, qu'il est absolument impossible de lui pardonner; elle eut le malheur plus grand encore de se déclarer pour la *Phèdre* de Pradon, contre celle de Racine. Elle en fut cruellement punie. Autant elle s'était montrée injuste envers le plus admirable de nos poètes, autant on se montra injuste envers elle à l'occasion de son idylle sur la naissance du duc de Bourgogne. Témoin cette odieuse épigramme anonyme :

La Deshoulière a fait cent vers tant mal que bien;  
Que lui donnera-t-on pour un si long ouvrage?  
Si j'en étais cru, ma foi! rien.  
Pour immortaliser & sa chatte & son chien,  
Elle en a fait bien davantage.

Elle mourut en 1694 & fut inhumée dans l'église de Saint-Roch. Bien qu'elle fût en train de dépasser la soixantaine, il paraît qu'elle avait conservé toute sa beauté.

Quant à son talent, voici en deux mots ce qu'on en peut dire :

Sa versification, quelquefois négligée, est presque toujours élégante & facile. Madame Deshoulières a surtout réussi dans l'idylle & dans la *moralité*. Seulement, à l'heure qu'il est, il faut bien en convenir, ses idylles, autrefois si charmantes de grâce



& de fraîcheur, ses idylles ont étrangement vieilli. Elles ont des rides & des cheveux blancs. Ce ne sont plus de pimpantes bergères ; ce sont de pauvres aïeules tremblotantes, au chef branlant & chenu. Que voulez-vous ? nous n'en sommes plus au genre pastoral ; les événements auxquels nous assistons tous les jours y ont mis trop bon ordre !

Mais, en revanche, les moralités de la belle & spirituelle Antoinette se sont, comme elle, conservées toujours jeunes. Le bon sens, parlant en bons termes, n'est jamais exposé à subir les inconvénients de la prescription. C'est comme un vin généreux, dont les années augmentent le bouquet.

Je ne connais guère, par exemple, de plaidoyers plus éloquentes & plus concis contre la funeste passion du jeu que la moralité suivante :

Les plaisirs sont amers, d'abord qu'on en abuse :

Il est bon de jouer un peu ;

Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.

Un joueur, d'un commun aveu,

N'a rien d'humain que l'apparence ;

Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense

D'être fort honnête homme & de jouer gros jeu.

Le désir de gagner, qui nuit & jour occupe,

Est un dangereux aiguillon.

Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,

On commence par être dupe,

On finit par être fripon.

« Tant que vous serez heureux, disait Ovide, vous compterez beaucoup d'amis ; vienne l'orage, vous resterez seul. » Cette pensée est peu consolante ; madame Deshoulières la corrige heureusement par celle-ci, qui en est comme le pendant :

La pauvreté fait peur, mais elle a ses plaisirs.  
Je sais bien qu'elle éloigne, aussitôt qu'elle arrive,  
La volupté, l'éclat, & cette foule oisive  
Dont les jeux, les festins remplissent les désirs ;  
Cependant, quoi qu'elle ait de honteux & de rude  
Pour ceux qu'à des revers la fortune a soumis,  
Au moins dans leurs malheurs ont-ils la certitude  
De n'avoir que de vrais amis.

Écoutez-la maintenant dire son fait à l'amour-propre, le plus sot des amours :

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges !  
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours !  
Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours  
En des égarements étranges ;  
L'amour-propre est, hélas ! le plus sot des amours.  
Cependant, des erreurs il est la plus commune.  
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit ;  
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,  
Nul n'est content de sa fortune,  
Ni mécontent de son esprit.

Il n'y a pas de *petits moutons*, de *prés fleuris*, de fadeurs bucoliques qui puissent rivaliser avec ce style net et franc. Si madame Deshoulières n'avait jamais rimé que des vers de cette trempe, on pourrait presque l'absoudre d'avoir fait *Genséric* & d'avoir admiré Pradon.

## BOURSAULT

Ce poète agréable est peu connu de nos jours. Il mériterait de l'être davantage, d'autant plus qu'en lui les dons brillants de l'esprit s'alliaient, chose malheureusement trop rare parmi ses confrères, aux solides qualités du cœur.

Edme Boursault naquit à Mussy-l'Évêque (Aube), au commencement d'octobre 1638. Fils d'un ancien militaire qui, en fait de plaisirs, n'avait jamais recherché ceux de l'intelligence, il reçut une éducation tellement négligée qu'à son arrivée à Paris, en 1651, il ne savait pas même un mot de latin ; il ne parlait guère que le patois de la Champagne, & la langue française lui était, pour ainsi dire, étrangère. Par bonheur, à défaut de la culture première dont on l'avait si cruellement frustré, le jeune homme était richement doué du côté de la nature. Grâce à elle, il put facilement réparer le temps perdu. Son ardeur pour l'étude fut telle, qu'en moins de deux ans, il se vit en état d'écrire le français avec autant de pureté que d'élégance.

Il travailla pour le théâtre, & eut du succès avec quelques jolies pièces, parmi lesquelles on cite surtout son  *Mercure galant* , ses  *Fables d'Ésope*  & son  *Ésope à la cour* . La première de ces trois comédies renferme, entre autres scènes remarquables, une très-ingénieuse satire des bizarreries de notre langue, en ce qui concerne le pluriel des mots en *al*. Rien de plus amusant que le brave La Rissolle avec ses *vice-amirals* & ses *combats navaux*. Pour ce qui est d'*Ésope à la cour*, « je me souviens, » disait Montesquieu, « qu'en sortant de voir cette pièce, je fus si pénétré du désir d'être plus honnête homme, que je ne sache pas avoir formé une résolution plus forte. » A coup sûr, l'auteur qui a pu mériter un pareil éloge ne devait pas être un homme ordinaire.

Le talent, non moins que le caractère de Boursault, l'avait mis en relation intime avec tout ce qu'il y avait d'hommes distingués à son époque. Le grand Corneille l'appela son fils. Thomas Corneille le chérissait cordialement, & l'engageait même à se mettre sur les rangs pour un fauteuil vacant à l'Académie française.

« Hélas ! » alléguait le modeste Boursault, « qu'irait faire un ignorant comme moi dans cette docte compagnie ? Je ne sais ni grec ni latin !

— Qu'importe, mon ami ? » lui répondit Thomas Corneille. « Il n'est pas question d'une académie grecque ou latine, mais de l'Académie française. Et qui sait mieux le français que vous ? »

L'anecdote suivante est encore plus honorable pour Boursault. Despréaux se trouvait aux eaux de Bourbon pour une extinction de voix ; il se vit obligé d'y rester plus longtemps qu'il n'avait cru, si bien que sa bourse finit par lui rester dans les mains, à peu près vide : nouvelle édition du fameux



quart d'heure de Rabelais. Boursault, qui était alors receveur des tailles à Montluçon, apprit par un ami commun la détresse du satirique. Oubliant aussitôt les coups de férule que le *régent du Parnasse* avait infligés à son amour-propre d'auteur, il courut se mettre à sa disposition, & pour ne pas avoir l'air de s'en tenir aux offres de service, il lui porta d'emblée une bourse rondelette de deux cents louis. On voit d'ici la figure épanouie de Boileau ! Il accepta, cela va sans dire, & pour témoigner tout d'abord sa reconnaissance, il effaça bien vite de ses satires le nom de son bienfaiteur. En somme, cet excellent Boursault avait fait une bonne action ; mais il n'avait pas fait, non plus, un trop mauvais marché.

Il mourut en 1701, âgé de soixante-trois ans, dans les bras de son fils, religieux théatin, auquel il voulut se confesser ; emportant les regrets & l'estime de tous ceux qui l'avaient connu.

Tout le monde a lu la scène désopilante de La Rissole & de Merlin, à laquelle j'ai déjà fait allusion dans ce qui précède. Je ne la citerai donc pas. Mais on ignore assez généralement que Boursault a été fabuliste, & qu'il a souvent traité les mêmes sujets que La Fontaine, son redoutable confrère sous ce rapport. Chose plus extraordinaire encore, il ne s'en est pas trop mal tiré, comme vous allez voir. Lisez, par exemple, cette fable du *Lion décrépit*, & comparez-la, si vous voulez, avec celle du *fablier* par excellence ; vous reconnaîtrez que Boursault ne lui est vraiment pas trop inférieur :

Sire Lion, accablé par les ans,  
Et n'ayant presque plus de chaleur naturelle,  
Avait autour de lui nombre de courtisans  
Qui, par grimace ou non, lui témoignaient leur zèle.  
Le Loup, qui ne peut faire une bonne action,  
Voyant que le Renard n'était pas de la bande,  
Le fit remarquer au Lion,  
Qui jura de punir une audace aussi grande.

Mais le rusé Renard, plus adroit que le Loup,

Averti de son insolence,  
Non content de parer le coup,  
Résolut d'en tirer vengeance.

Il va rendre visite au roi des animaux,  
Et d'un ton assuré : « Vous voyez, dit-il, Sire,  
» Des sujets de votre empire  
» Le plus sensible à vos maux.

» Pendant qu'on vous faisait des compliments stériles  
» Qui ne partent souvent que d'un zèle affecté,  
» Je cherchais des secrets utiles  
» Pour le soulagement de Votre Majesté.  
» Elle est hors de péril, & l'Etat hors de crainte.  
» La peau d'un loup écorché vif  
» Est un remède aussi prompt qu'effectif  
» Pour ranimer votre chaleur éteinte. »  
Son attente eut un plein effet.

On écorche le Loup, on en couvre le Sire ;  
Et ceux qui du Renard l'avaient ouï médire  
Dirent tous que c'était bien fait.

Il y a, dans cette fable, un trait que La Fontaine eût eu raison d'envier. « Avec mon remède, » dit maître Renard à son roi, « je garantis Votre Majesté hors de péril & l'Etat hors de crainte. » L'Etat hors de crainte, cela vaut tout bonnement son pesant d'or ; c'est le sublime de la flagornerie.

Terminons par une épigramme qui achèvera de donner une idée complète du souple & fin talent de Boursault :

Un partisan, seigneur haut-justicier  
D'un fief jadis possédé par des princes,  
Se gendarmait contre son charpentier  
Pour avoir d'un gibet fait les fourches trop minces.  
« Eh ! monsieur, lui dit-il, n'ayez aucun chagrin ;  
» C'est du bois de cormier, plus dur que tous les autres :  
» Jamais de cet ouvrage on ne verra la fin ;  
» Je vous le garantis pour vous et pour les vôtres ! »

Demeurons-en là ; ce sera, si vous voulez bien me pardonner l'expression, ce qu'on appelle vulgairement *rester sur sa bonne bouche*.

Joseph BOULMIER.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

I.E  
MANUSCRIT DE MA MÈRE  
Avec commentaires, prologue et épilogue

PAR ALPHONSE DE LAMARTINE

Qui eût cru, il y a quarante ans, qu'un livre portant inscrit sur son titre le nom de Lamartine,

aurait excité une certaine méfiance & que l'empressement d'un public idolâtre ne l'eût pas accueilli ! Il y a quarante ans, en 1831, quel enthousiasme excitait cette plume d'or qui avait écrit les *Méditations* & les *Harmonies* ! que d'espoir fondaient sur elle la patrie & la religion ! & quoique la foi ne fût pas encore bien définie dans cette âme, il semblait impossible que le jour d'une adhésion complète aux croyances de sa mère ne vînt pas à sonner.



Hélas ! on sait comment l'avenir a répondu à ces fallacieuses promesses, & quelles déceptions le *Voyage en Orient*, *Jocelyn*, la *Chute d'un Ange*, ont apportées à tant de fervents admirateurs ! Puis sont venus les orages politiques, la lutte, les succès d'un jour, & enfin la sombre nuit, nuit de vingt ans, durant laquelle le poète ne cessa d'écrire, de chanter même comme en ses beaux jours, mais il ne pouvait plus dire comme autrefois :

J'ai des cœurs inconnus où la Muse m'écoute,  
Mystérieux amis à qui parlent mes vers,  
Invisibles échos dispersés sur ma route,  
Pour me renvoyer des concerts.

Il produisait avec un courage admirable & un talent souvent égal à celui de ses brillantes années, mais l'attention du public était ailleurs, & plus malheureux que le Tasse, la mort même ne lui ramena pas la sympathie publique. Talent, malheur, constance, vieillesse, rien n'y put ; il lui avait manqué cet esprit de conduite qui, chez les Français, est une condition indispensable du succès. Ses derniers livres furent délaissés, la critique même ne daigna pas remarquer leur existence, & il est à craindre que cette défaillance ne s'étende sur cette publication posthume, si digne d'attention, d'éloge, & je dirai volontiers, d'admiration.

Lamartine avait voué un culte à sa mère : la publication de ce manuscrit justifie l'espèce d'adoration qu'il eut toujours pour cette sainte mémoire. Madame de Lamartine apparaît, dans ces simples pages qu'elle écrivait le soir, pour elle-même, comme un type de piété, de courage, de tendresse. Épouse dévouée, humble, soumise ; mère éclairée & tendre, c'est dans la plus pure dévotion qu'elle retrempe toutes ses vertus & toutes ses affections. Elle touchait à deux conditions bien différentes auxquelles elle peut servir de modèle : sa naissance la classait dans les rangs les plus élevés de la société, son humble fortune la confondait presque parmi les pauvres ; elle sut être à la fois très-digne, très-charitable & très-résignée. Voici quelques extraits qui aideront à faire connaître ce beau livre & cette belle âme.

16 juin 1801.

« J'étais si fatiguée hier d'une course à Saint-Point, moitié à pied, moitié sur des ânes, car les chemins sont impraticables autrement, que je n'ai pas eu le courage d'écrire notre voyage. J'ai mené le soir mes filles à l'église où j'ai prié Dieu de nous bénir. Je l'ai bien remercié de nous donner cette demeure sur laquelle mon mari ne comptait pas. Le château est fort dévasté, les murs sont nus, les écussons & les cheminées sont brisés à coups de barres de fer, par les paysans venus de loin dans les journées des brigands, en 1789. Rien ne peut y flatter l'amour-propre. Tant mieux ! j'en ai toujours trop. Tout me sourit, pays, parents, amis, voisins, paysans toujours à ma porte comme si j'étais la Providence. Je suis trop heureuse ;

quelquefois cela m'effraie ; ce qui est si doux ne dure pas en ce bas monde. Il faut me fortifier dans le bonheur, en ne m'y attachant pas, si ce n'est par ma reconnaissance envers le Dispensateur divin, pour les jours de sécheresse & d'adversité.

» On est toujours content, à la fin de la journée, quand on l'a employée utilement selon sa condition & ses forces. On se sent dans l'ordre actif de la volonté de Dieu. Si on était bien convaincu de cette vérité, que tout ce qui concourt avec soumission & même avec peine à la portion d'ordre dans laquelle on est placé, s'unit & participe ainsi à la divine volonté, on se trouverait bien partout ; on se laisserait, sans s'agiter, conduire tout doucement par les circonstances & les personnes qui ont droit de nous gouverner. Depuis que j'ai commencé à prendre ce parti, je suis infiniment plus heureuse... »

« Nous voilà revenus à Milly, notre séjour ordinaire. Je suis fâchée d'être si loin de toute église ; mais je vais tâcher de prier aussi souvent & avec autant de terreur dans ma chambre ou dans l'allée de mon jardin que dans le saint lieu... »

« La volonté de Dieu soit faite ! nous avons été hier terriblement maltraités par un grand orage : la grêle a achevé de détruire toute notre récolte. Nous devons faire une année superbe, à peine nous restera-t-il de quoi subsister & faire exister nos pauvres familles de cultivateurs. J'en suis malade de saisissement & d'inquiétude. Ce malheur nous oblige à bien des retranchements & des privations : tous nos projets d'aller passer les hivers à Mâcon pour l'éducation de nos filles sont renversés, nous vendrons probablement notre cheval & notre char-à-bancs ; mais Dieu le veut ; cette pensée doit me suffire pour me consoler de tout. Moins j'aurai d'agrément en ce monde, moins je m'y attacherai, & plus je songerai au seul monde important & impérissable, le monde éternel. Rien n'endurcit & rien n'illusionne autant que la prospérité, & ce qui paraît dur à la nature est peut-être une très-grande grâce de Dieu qui veut nous attacher aux vrais biens, en nous privant de ceux qui ne sont que poussière. Mon mari a eu un bien grand courage, plus grand que le mien, bien qu'il souffrît davantage dans le moment ; il m'a dit : « Pourvu que ni toi ni mes enfants ne me soyez enlevés j'accepte tout : mes biens sont dans vos cœurs ! » Puis il a prié avec moi au bruit des grêlons qui cassaient les branches & les vitres, & des sanglots des paysans qui se désespéraient dans la cour... »

« J'ai été visiter une pauvre femme malade & privée de secours. En réfléchissant à son dénûment & aux délicatesses dont je suis entourée, j'ai pris la ferme résolution de ne m'épargner en rien, ni en fatigue, ni en bonne nourriture, ni en fagots pour le feu, ni même en argent quand j'en puis économiser un peu, pour soulager celles de ces pauvres paysannes qui seront à ma portée... Mon



Dieu ! rappelez-moi souvent ces bonnes résolutions : point de légèreté, d'oubli, de langueur dans le devoir !... »

« C'est l'anniversaire de mon mariage. Il y a aujourd'hui quatorze ans que j'ai épousé un homme selon le cœur de Dieu. Je le savais bien aimable, mais je ne le savais pas si parfait. Il n'a pour défaut que les scrupules de l'honneur & une probité qui prend ombrage de la moindre indécatesse ; mais c'est un bien bon défaut. Il ne vit que pour moi & pour ses enfants. Il a souvent bien des soucis pour une si nombreuse famille & avec une si étroite fortune. Ah ! c'est à moi de le soulager & à la Providence de nous assister. Je me fie à elle. Cette confiance est peut-être ma seule vertu ; pour tout le reste, je suis bien imparfaite... »

« Je viens de m'apercevoir que mes cheveux devenaient blancs. Quel avertissement de l'Éternité ! Le temps s'en va : qu'ai-je fait de ma jeunesse ? Mes jours, à présent, doivent compter double pour mon salut & pour le bonheur que je puis donner à ceux qui m'entourent... »

« Je jouis de ma solitude. Je suis seule à Milly avec mes enfants & mes livres ; ma société est madame de Sévigné. J'ai fait une grande promenade ce soir sur la montagne de Craz, qui est derrière la maison, au-dessus de nos vignes. J'étais toute seule ; c'est mon plaisir, dans ces temps-ci, le soir, de m'égarer ainsi bien loin. J'aime le temps d'automne & les promenades sans autre entretien que mes impressions : elles sont grandes comme l'horizon & pleines de Dieu. La nature me fait monter au cœur mille réflexions & une espèce de mélancolie qui me plaît ; je ne sais ce que c'est, si ce n'est une consonnance secrète de notre âme infinie avec l'infini des œuvres de Dieu. Quand je me retourne, & que je vois, du haut de la montagne, la petite lumière qui brille dans la chambre de mes enfants, je bénis la Providence de m'avoir donné ce nid tranquille & caché, pour les couvrir... »

Ces lignes ne sont-elles pas touchantes, & quel que soit le mérite littéraire (trop littéraire !) du journal d'Eugénie de Guérin, n'est-il pas dépassé par la simplicité de cette âme qui s'examine, se scrute devant Dieu, qui prie, adore, médite dans le secret, devant la face du Père céleste, & sans jamais songer à ce public qu'entrevoit de loin la solitaire du Cayla ? Le livre dont nous parlons semble le bréviaire des mères de famille ; elles y retrouveront leurs joies, leurs souffrances, les égarements d'un fils, la mort d'une fille, tous les accidents de la vie, embaumés par la prière & la ferveur d'une des âmes les plus pures qui soient sorties des mains divines (1).

M. B.

(1) Chez Hachette, 77, boulevard Saint-Germain. — Superbe volume in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

## VIE DE MADAME ÉLISABETH

SŒUR DE LOUIS XVI

PAR M. A. DE BEAUCHESNE (1).

« Madame Elisabeth, cette sainte, cette noble & douce figure, la plus touchante peut-être de toutes les victimes de la Révolution, n'avait pas été jusqu'ici assez étudiée ni connue. Son rôle secondaire, la réserve modeste où elle se renferma toujours, le dévouement qui enveloppa toute sa vie, l'avaient trop laissée dans l'ombre ; on n'avait pas vu d'assez près, & dans le détail, ce qu'était cette nature, cette âme, cette vie. »

Les paroles qui précèdent sont dues à monseigneur Dupanloup, qui a chaudement apprécié le beau travail de monsieur de Beauchesne.

Écrite dans le plus grand détail, d'après les documents les plus authentiques, l'histoire de Madame Elisabeth est la plus touchante des lectures, la plus énergique des leçons. On voit cette princesse, née, comme le duc de Bourgogne, son aïeul, avec les inclinations les plus impétueuses, formée, domptée, assouplie par la religion, n'ayant que trois amours dans son cœur, Dieu, & avec lui les pauvres, sa famille, ses amis. Son noble cœur fut inébranlable dans ses affections ; elle aimait Dieu sans partage, elle l'aima dans le calme, elle l'aima dans les plus terribles épreuves ; il fut la joie, l'appui, la couronne de sa vie entière. Elle fut fidèle à sa famille, qu'elle a chérie avec un dévouement sans exemple. Son grand bon sens, son coup d'œil perspicace ne lui avaient jamais permis de se faire illusion sur la marche des événements, ni sur le sort tragique qui attendait la famille royale, & en restant, dévouée, auprès de son frère, elle savait ce qui la menaçait. Et quand les catastrophes arrivèrent, elle fut toujours là, admirable de courage, & quelquefois d'une incomparable grandeur. Pour ses amies, madame de Bombelles, madame de Moustier, madame de Raigecourt, leur royale amie leur fut à la fois une sœur, une bienfaitrice, un modèle. Sa vie s'écoula sans tache depuis le berceau jusqu'à la tombe, depuis Saint-Cloud, où elle naquit, jusqu'à la place de la Révolution, où tomba sa noble tête ; sa vertu fut toujours égale, & les hautes pensées qui l'avaient détachée des grandeurs de ce monde la soutinrent au milieu des plus tragiques infortunes que l'histoire ait enregistrées.

Nous recommandons à nos lectrices l'ouvrage

(1) Deux beaux volumes in-8° avec deux portraits, plans, autographes, chez H. Plon, 10, rue Garancière, Paris. — Prix : 16 francs.



de M. de Beauchesne, qui a complété, en parlant de Madame Élisabeth, son travail sur Louis XVII, livre navrant qu'on ne peut lire sans colère ni sans larmes. La *Vie de Madame Élisabeth* laisse une impression plus douce : l'acceptation volontaire de la souffrance & de la mort élève la sœur de Louis XVI au rang des vierges-martyres ; on la voit, couronnée de lis, la palme à la main, tandis que l'enfant royal, avili sous les coups de Simon, chantant la *Marseillaise* à l'ordre de Simon, n'est qu'une déplorable victime, dont l'image déchire le cœur. Pour se consoler de la mort du dauphin, il faut penser que les douleurs de l'innocence tournent au profit des coupables. Et quels coupables que ceux qui immolèrent cet enfant !

La correspondance de madame de Bombelles, qui se trouve mêlée à l'histoire de Madame Élisabeth, offre beaucoup de charmes, & donne une heureuse idée de cette société française, tant calomniée par ses bourreaux.

## LA VIERGE DE POLA

PAR M<sup>ME</sup> D'EXPILLY

Une femme auteur allemande, madame Pichler, avait eu, il y a soixante ans, l'idée d'écrire un roman intime sur les mœurs des premiers chrétiens, & malgré quelques défauts inhérents à ce genre d'habiles pastiches, son *Agathoclès* se lit encore avec plaisir & avec fruit. Comme elle, madame d'Expilly a écrit un roman par lettres, dont le sujet est la conversion & le martyre d'une jeune romaine, Agnella. Nous louerons d'abord la forme de ces lettres, plus brèves, plus réellement antiques que celles d'*Agathoclès*. Nous louerons le fond plein d'âme & d'intérêt ; la scène du supplice d'Agnella, est à la fois déchirante et consolante ; consolante comme les actes des saints martyrs, qui laissent entrevoir les splendeurs du ciel, à travers les horreurs des tortures & de la mort.

Ce petit volume, pur et original, plaira aux lecteurs chrétiens (1).

(1) Chez Dillet, rue de Sèvres, 15, Paris. — Un volume, prix : 1 fr. 50.

## LES SAINTES DE FRANCE

### SAINTE GENEVIÈVE — SAINTE BATHILDE

**I**l est une gloire que les Prussiens (nous ne disons pas les Allemands) ne sauraient disputer à la France. Leur race est forte, robuste, persévérante, laborieuse, obéissante, mais les qualités généreuses que la sève du christianisme a enfantées dans les autres nations, & surtout dans la noble nation française, jamais la Prusse ne les a connues. La Prusse n'a eu ni saints, ni chevaliers ; elle ne peut citer parmi les siens ni martyrs héroïques, ni docteurs éloquents, ni vierges pures, dévouées à un seul amour, ni saintes veuves consacrées aux pauvres du Christ, ni chevaliers épris de l'idéal, serviteurs de Dieu & des faibles, frappant haut & parlant bas, mêlant les vertus les plus humaines & les plus douces aux plus fiers excès du courage ; elle n'a eu ni Godefroy de Bouillon ni saint Louis ! Pendant que les premiers-nés de

l'Europe, les peuples des Gaules & du Saint-Empire, les vaillants Anglais, les peuples de la Gothie même, couraient aux plus nobles entreprises, délivraient Jérusalem, portaient la foi jusqu'en Tartarie, élevaient les cathédrales & les hôtels de ville, fondaient partout les écoles & les universités, chérissaient les arts & les lettres, la Prusse, au bord de la Baltique, était encore païenne, & notre brave Boucicaut, en plein quatorzième siècle, allait à la croisade contre les païens de Prusse ; les Chevaliers Teutoniques conquièrent ce triste pays au christianisme ; un siècle plus tard, Albert de Brandebourg, le moine apostat, s'appropriait les domaines de son ordre, de cet ordre fondé pour le service du Christ & des pauvres ; il fit embrasser à ses vassaux, à peine convertis, la réforme de Luther, & c'est ainsi que la Prusse n'eut jamais de vie chrétienne ;



les sentiments religieux qu'elle étale aujourd'hui n'en sont que l'ombre, car l'essence du christianisme, c'est la grandeur d'âme & la charité. En France, au contraire, durant quatorze siècles, la sève chrétienne a coulé à pleins bords; elle a pénétré tous les rameaux de l'ordre social; aujourd'hui même, après quatre-vingts ans d'une révolution ennemie du Christ, on retrouve encore dans la pauvre France, saignante & déchirée, l'esprit de la piété & de la chevalerie. Les Français doivent à cette éducation chrétienne l'humanité dans le courage, le désintéressement dans les richesses, la douceur & l'urbanité dans les relations, le dévouement aux grandes idées & aux bonnes œuvres. La France n'est elle-même que par la Religion; la vaillance de ses soldats, le zèle de ses missionnaires, la charité de ses religieuses, sa poésie, son éloquence, tout lui vient de sa mère, la foi, & si elle veut être sauvée, si elle veut redevenir grande, c'est à ses origines qu'elle doit chercher la force qui la régénérera!

C'est au ciel aussi qu'elle doit chercher ses protecteurs. Elle est innombrable la légion des saints que la Gaule a donnés à l'Eglise, autant vaudrait compter le chœur des étoiles! Du jour où le Sicaire à courbé son front sous l'eau du baptême, on ne peut faire un pas dans l'histoire sans trouver une figure admirable, ceinte de l'auréole, évêque, docteur, pénitent, soldat, tous bienfaiteurs de leur pays. Et les saintes! quelle cohorte immense, depuis les premières martyres qui ont résisté aux préfets romains, aux Rectiovarus, aux Olibrius, jusqu'à ces pauvres filles, servantes des pauvres & des orphelins, que Rome étonne en les plaçant sur les autels! Nous ne prétendons pas les énumérer toutes, mais à chaque mois de l'année nous attacherons le nom d'une ou deux de ces saintes protectrices. Nous inscrivons, pour janvier, ces deux noms : Geneviève & Bathilde, la bergère & la reine, la petite Gauloise & la princesse Franque, toutes deux saintes dans des conditions diverses, toutes deux éprises de l'éternel amour, austères, charitables, & toutes deux aimant avec ardeur le noble peuple des Francs!

La ville de luxe, de mouvement & de plaisirs a pour patronne l'humble Geneviève, &, chose étrange, les Parisiens frivoles, oublieux, sceptiques, aiment & vénèrent toujours Geneviève. A quoi bon dire son histoire? tous la connaissent; enfant encore, obéissante & pieuse enfant, elle fut bénie par saint Germain, d'Auxerre, & saint Loup de Troyes; ils virent la bénédiction céleste reposant sur cette humble tête & ils prédirent sa sainteté future. Geneviève grandit, elle garde ses brebis, elle file leur laine, elle prie; un vieux tableau la représente assise au milieu d'un de ces cercles de pierre, de ces cromlechs que les druides consacraient à leurs divinités; la vierge chrétienne sanctifiée par sa présence & son oraison ce monument d'un culte barbare. Son jeûne & sa pénitence égalaient ceux des ermites au désert; la calomnie l'at-

teignit sans la troubler, le respect public l'entourait sans l'enorgueillir; elle ne vivait qu'en Dieu, & quel que fût le blâme ou l'applaudissement des hommes, son cœur était en paix. Cette âme solitaire chérissait tendrement ses frères; quand la terreur publique lui eut appris qu'Attila & ses Huns avaient franchi le Rhin & marchaient sur Paris, elle redoubla ses prières & ses austérités. Elle assura les Parisiens du secours du ciel, & jour & nuit elle priait; les Huns marchaient toujours, quand, dans les plaines de Chalon, cette armée conquérante, arrêtée par Aëtius, changea son plan & se dirigea vers l'Italie, & Paris tout entier salua en Geneviève le Moïse, l'orante, qui, les bras élevés au ciel, en avait fait descendre le salut.

Plus tard, la ville, assiégée par Childéric, souffrait cruellement de la famine; Geneviève, émue de pitié, se mit à la tête de quelques hommes dévoués, franchit avec eux les remparts & les lignes ennemies, & revint par la Seine amenant avec elle onze bateaux chargés de provisions.

Sa vie, dure & pénitente, se prolongea jusque dans une extrême vieillesse; elle eut le bonheur de voir la conversion des Francs, le baptême de Clovis, la sainteté de Clotilde; elle mourut, comblée de jours & de vertus, le 3 janvier 511, & depuis ce temps-là, depuis treize siècles et demi, les Parisiens n'ont cessé d'invoquer leur compatriote, qui fut à la fois si puissante & si humble. Durant le dernier siège, hélas! elle n'a pu obtenir grâce pour Paris, mais Paris l'avait-il mérité?

Bathilde porta le bandeau des reines, dont les fleurons cachent à peine les épines; elle connut, dans sa vie brillante, plus d'épreuves & de croix que la pauvre fille de Nanterre. Née en Angleterre, vendue, toute jeune enfant, à un noble Franc, nommé Archambaud, distinguée par sa beauté, sa piété & sa prudence, elle devint la femme de Clovis II, & tout le peuple applaudit à ce choix. Veuve après six ans de mariage & mère de trois fils, l'ancienne esclave fut déclarée régente, & appuyée par les conseils des saints évêques, de saint Ouen, de saint Eloi, elle fit régner la paix, elle affranchit les esclaves (elle se souvenait!), remplit le royaume d'hôpitaux où les pauvres se voyaient traités avec la plus douce charité, releva les monastères ruinés par les guerres, & après dix ans de pouvoir, elle laissa le trône à son fils Clotaire, & se retira à l'abbaye de Chelles, fondée par ses soins. Elle y vécut & mourut la plus humble des religieuses, & l'on remarqua qu'elle s'était sanctifiée dans les états les plus divers : esclave obéissante, fidèle épouse, mère tendre, chaste veuve, reine prudente & charitable, religieuse austère & fervente.

Bathilde mourut le 30 janvier 680. Elle alla rejoindre au ciel Geneviève, Clotilde, Radegonde, ces bienheureuses qui l'avaient précédée, & prier avec elles pour le royaume des Francs. Sainte bergère, sainte reine, intercédez pour nous!

M. BOURDON.



## UN ANGE & UNE ROSE

**L**a Corse, bien que province française depuis la naissance de Napoléon I<sup>er</sup> — 1769 — est restée fidèle à beaucoup d'antiques traditions ; & si le flambeau de notre civilisation y a secoué quelques étincelles, il n'a réussi à allumer par-ci par-là que de rares feux de paille.

Aussi que d'étranges coutumes on trouve chez ce peuple qui, tour à tour Phocéén, Ligurien, Carthaginois, Romain, Lombard & enfin Génois, a conservé l'empreinte de sa multiple origine!

Que nos lectrices nous permettent de les transporter au milieu de cette île méditerranéenne, pour les faire assister aux plus bizarres coutumes de ce pittoresque pays.

Corte, — autrefois *Cenestum*, — est une sous-préfecture de six mille âmes, située entre Bastia & Ajaccio.

L'aspect de cette ville est d'une rustique & sauvage poésie. Bâtie en amphithéâtre rapide, sa tête se dresse fièrement, couronnée par les hardis créneaux d'une citadelle immense.

Corte n'a point d'horizon ; autour d'elle tout est festons de rocs, crénelures de granit, hachures de monts superposés qui rappellent les marches gigantesques élevées par les Titans pour atteindre le ciel.

Derrière la ville, — en arrivant par Bastia, — s'élève fier comme un fils de Ténériffe, le Monte-Rotondo, coiffé, à 2,700 mètres de sa base, d'un éternel turban de neige.

Le véritable type corse descend de la Rome & de la Florence antiques, ce Corse-là, rare aujourd'hui, est artiste, poète, brave & franc. L'autre, tout moderne, est sauvage, orgueilleux & rusé.

Mais revenons à Corte.

Dans une petite habitation, située sur le haut du coteau où s'appuie la citadelle, tout semble joyeux.

La porte, ombragée par deux grands figuiers violets, est poussée en dedans & complètement ouverte, son seuil est jonché de fleurs & ses montants cintrés, enguirlandés de feuillage odorant, forment comme un arc de triomphe sous lequel passe une masse de monde en habit de gala.

A l'intérieur, est une grande pièce, éclairée richement par les rayons du soleil & le scintillement des cristaux placés sur une table dressée pour un ambigu.

Sur cette table sont étalés à profusion toutes les pâtisseries du pays, tous les fruits de la saison & le meilleur vin de l'île.

Des corbeilles de muscat doré, de pêches, de poires, y luttent de richesse & d'éclat avec de hauts éventails de fleurs magnifiques reposant dans de grands cornets dorés.

Au fond de la chambre, est un espace libre converti en estrade conique, qui supporte une grande corbeille enveloppée de mousseline, de fleurs & de nœuds de satin bleu.

Au pied de cette estrade est assise dans un grand fauteuil, — faisant face à la table, — une jeune femme resplendissante de toilette et de beauté.

Deux choses frappent en elle : son constant mutisme & une incroyable pâleur.

D'où vient que, dans ce milieu, où fleurs, parfums, lumières & festin sont réunis en signe de fête, cette jeune femme garde l'attitude d'une statue, n'ayant ni un regard, ni un sourire pour ceux qui, en entrant, s'inclinent devant elle ?

Pourquoi donc aussi, toutes ces femmes dont les éclatantes parures sont à peine voilées par le sombre mezzaro de soie & de dentelle noires, vont-elles toutes, mues comme par un même ressort, se ranger silencieuses autour de la chambre, après avoir mangé un fruit ou trempé leurs lèvres dans quelques gouttes de vin ?...

La clef de cette énigme va nous être donnée par une jeune fille qui, tout à coup, vient d'apparaître sur l'estrade.

Grande, élancée, brune, elle est enveloppée d'un long vêtement bleu qui fait ressortir le ton mat de son visage, encadré de cheveux noirs flottant comme un manteau de cour. De ses yeux s'échappent, sous une riche frange de cils, des éclairs semblables à ceux que produirait un saphir miroitant au soleil.

Tous les regards convergent sur elle, tandis qu'un frémissement parcourt l'assemblée devant cette apparition.

— La vocératrice ! C'est la vocératrice !... murmure chacun avec une curiosité avide.

Le front resplendissant, les yeux au ciel, le corps cambré, belle alors comme une prophétesse inspirée, la jeune fille s'avance & étendit la main sur les mousselines qui voilaient la corbeille...



Là, au milieu d'un silence solennel, sa voix retentit, grave & vibrante, faisant frissonner chacun : « Levez-vous, mère!... Levez-vous & louez Dieu!!! » dit-elle.

Aussitôt, comme atteinte d'un choc électrique, la jeune femme, qui était assise dans le fauteuil, se trouva debout & tournée du côté de la vocératrice. Celle-ci alors écartant la mousseline, découvrit la corbeille aux yeux des assistants.

Dans cette corbeille, au milieu d'un lit de fleurs, reposait un jeune enfant de deux ans, un pauvre petit enfant mort!

Vêtu de blanc & le visage rosé, — selon la coutume italienne, — il avait l'air, avec ses longs cheveux bouclés, sa petite bouche encore souriante, & ses grands cils baissés, d'un chérubin endormi.

La vocératrice alla déposer un baiser sur son front; puis, étendant les mains sur l'assemblée qu'elle dominait, elle dit avec âme :

« Bénissons la main de Dieu qui ravit cet ange aux douleurs d'ici-bas! C'est une évidente manifestation de sa bonté... Enfant! tu n'as connu que les baisers & les sourires; & tu étais encore si près du ciel que ton départ ne peut causer de larmes! Tranquille, tu t'es endormi dans le sein de l'Eternel, ainsi qu'au soir d'un beau jour tu fermais les yeux sur les bras de ta mère! — Pars, enfant! va rejoindre les chérubins des harmonieuses phalanges de la sublime immensité! Va! va! car tout rayon divin retourne à son foyer! Et toi... mère! souris au vol radieux de cette blanche colombe, qui te fait martyre aux yeux du Seigneur! Souris à cet ange, qui va te conquérir une place aux pieds du Tout-Puissant!!! »

Un sanglot s'échappant du sein de la pauvre mère arrêta l'improvisatrice, qui se hâta de la rejoindre & de la remettre dans son fauteuil.

Il était temps! Aussitôt assise, la malheureuse jeune femme s'évanouit.

Et cependant le supplice n'était pas fini pour elle; il lui fallait maintenant subir les compliments d'usage.

Une fois remise, la cérémonie reprit son cours. Les femmes s'approchèrent alors pour débiter sur un rythme monotone d'étranges paroles; — étranges, en effet, si l'on songe qu'elles sont adressées de mère à mère, souvent, & comme consolations :

« Vous voilà digne d'envie! heureuse entre les heureuses, vous avez un ange au ciel! — Dieu vous bénit! Plus de craintes, de tourments pour vous! Ah! votre joie doit être grande! Qui sait si, un jour, l'ambition, l'amour, la haine, ne seraient pas devenus votre partage! Bénissez Dieu! Plus de trouble! plus de craintes! tout vous sourit à présent; plus grands ils arrivent, plus la joie s'éloigne, etc... » Et, ainsi, tour à tour, chaque femme retourne le poignard dans le cœur saignant de la pauvre mère!

Alors, le petit enfant, couché dans une caisse garnie de soie, est couvert de nouvelles fleurs. Sur son front pur est posée une couronne de roses

fraîches, tandis qu'une dernière fois sa mère l'embrasse; puis, un voile de tulle brodé est jeté sur lui; & on l'emporte ainsi, à sa dernière demeure, suivi par les invités & tous ceux qui se trouvent sur le passage du cortège.

Nulle tristesse, nul signe de chagrin dans la foule de parents & d'amis qui accompagnent cet ange. C'est à qui lui donnera un sourire, un dernier regard, c'est à qui dérobera une fleur, un ruban à ce petit corps béni; car ce dernier souvenir est pour tous un talisman contre dangers & embûches.

Le vrai Corse a sa poésie à lui; & bien de ses us rappellent nos plus pittoresques légendes des temps anciens.

Ainsi, dans quelques parties de l'île, on enterre les chefs de famille dans la terre qu'ils laissent, — champ, jardin ou pré. — Les jours de fête, d'anniversaire, etc... un déjeuner plantureux est servi sur la tombe, & la famille y vient galement boire & manger.

Près de cette tombe, si — ce qui est fort commun, — il y a des arbres fruitiers ou de la vigne, les fruits sont partagés entre les convives & mangés par eux, *séance tenante*.

Il y a quelques années que vivait à Corte un aimable et charmant vieillard, dernier descendant du fameux Paoli.

Retiré dans une petite maison-chalet, au bord du Tavignano, il y vivait seul, ayant perdu depuis dix ans une femme adorée, & n'ayant ni enfants, ni parents.

Un jour, pour fêter Marie, — nom qu'avait porté sa femme, — il invita deux *continentaux*, — c'est ainsi qu'ils nous désignent, — à venir boire deux vieilles bouteilles de tokai sans pareil, &... à *manger des fruits de son jardin*.

Notez que ces invitations-là sont un véritable honneur, que l'on ne décline que pour une raison majeure...

Or, le dernier des Paoli étant loin d'être un homme ordinaire, la raison devenait d'autant plus difficile à trouver...

Si difficile, qu'on ne la trouva pas.

Le premier regard de nos deux jeunes gens fut, on le pense, une exploration du jardin.

Jamais plus beaux fruits, peut-être, ne se trouvèrent réunis dans un si petit espace!

Pêches magnifiques, muscat royal, figues, pastèques, fleurs, parfums... L'Éden était là, groupant ses richesses dans vingt ou trente mètres carrés de terre!

Néanmoins, de tombe, il n'y avait pas trace.

Sans doute, elle était ombragée par quelqu'un de ces arbres si riches!

Au fond du jardin était la maison...

Un nid dans un bouquet. Petite, fraîche, coquette & souriant à l'œil, elle avait deux fenêtres au soleil, une porte au large ouverte, puis, du lierre et des roses plein les murs!



Ce simple rez-de-chaussée qui semblait élevé sur cave, était ravissant!

Au milieu du jardin, — & non sur une tombe, suivant la coutume, — fut dressée une petite table qui, par les soins du vieillard, fut aussitôt couverte d'une nappe fine & de verres éblouissants sous les quelques rayons de soleil frappant leurs facettes; puis, le tokai fut apporté &, enfin, deux corbeilles des plus beaux fruits *moissonnés dans ce jardin modèle*.

On s'assit.

Le vin fut débouché & la conversation s'engagea sur le pays. Nos continentaux avaient leur but. Mais le vieillard les dérouta tout en les charmant. Au fait de l'histoire générale, il fit un tableau comparé plein de finesse, d'à-propos & d'esprit, dans lequel son pays prit sa place avec un avantage qui surprit nos jeunes gens.

Puis, leur passant les corbeilles de fruits, il les leur recommanda avec chaleur; &, leur donnant l'exemple, il mordit, avec une vraie joie de propriétaire, dans l'une de ces pêches dignes d'une table de roi!

Enfin l'un des continentaux put changer la conversation. Il l'a mit immédiatement sur les mœurs.

« Quelle singulière coutume on a ici d'enterrer les morts près des vivants? dit-il, en forme d'interrogation.

— Pourquoi... *singulière*? répéta le vieillard en appuyant sur le mot. Ne trouvez-vous point tout naturel que l'on ne veuille pas se séparer tout à fait de ceux qu'on a aimés pendant des années?...

— Non, en effet, reprit aussitôt l'autre jeune homme, qui, jusque-là s'était contenté de humer son tokai sans oser mordre dans le fruit qu'il tenait à la main, mais...

— Mais, interrompit le descendant de Paoli, comme s'il avait compris l'intention du continental, je ne comprends pas, en effet, que l'on oblige tout le monde à partager ce sentiment. Du vivant au mort le respect doit être sacré; & ce n'est pas dans un lieu profané par n'importe qui, que l'on doit conserver des restes chers. Il y a entre l'âme & le corps la distance du temps à l'infini. »

Heureux de cette espèce de profession de foi, le continental mangea sa pêche avec ardeur, tandis que son compagnon puisait dans la corbeille au raisin, sans crainte & sans remords, en se disant *in petto*:

« Au fait, il fallait être fou pour supposer qu'à son âge on pouvait aimer à vivre en face d'une tombe! »

Deux heures plus tard, lorsque nos jeunes gens allaient prendre congé de leur hôte, il les arrêta d'un geste affectueux:

« Vous n'avez pas visité ma maison, leur dit-il en souriant doucement. — Je vous tiens en trop grande estime pour ne point vous prier de me faire cet honneur. Venez; vous verrez que, si je ne partage pas toutes les... façons d'agir de mes con-

citoyens, je suis, au moins, plus prévoyant que la plupart d'entre eux! »

Et, précédant ses deux hôtes, il les introduisit dans sa demeure.

Deux belles chambres composaient tout le logis.

L'une était une pièce moitié salle à manger, moitié salle d'armes. L'élégance & la propreté — chose rare en Corse — y régnaient en souveraines. Deux buffets de bois verni supportaient de belles faïences; au-dessus, étaient suspendues des armes de prix.

Au mur du fond, sur un fond de velours, était accroché un superbe pistolet donné par l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>.

La seconde chambre était la chambre à coucher.

Quelques meubles simples, un beau Christ, une glace & des livres richement reliés en composaient l'ameublement.

Au pied du lit, sans rideaux, une magnifique portière de velours vert retombait du plafond jusqu'au plancher.

Que cachait cette portière? une armoire ou un tableau sans doute...

Ainsi du moins pensaient les deux continentaux, tandis que le vieillard, se penchant pour cueillir deux roses magnifiques nées au milieu du rideau de lierre qui tapissait la façade de la maison, se retournait pour les leur offrir.

« Tenez, dit-il en leur présentant une fleur à chacun, prenez cette rose & promettez-moi, messieurs, de la garder en souvenir de ce que vous allez voir. Plus tard... eh bien! vous supposerez l'avoir cueillie sur ma tombe!... Venez, maintenant. »

Frappés par le ton solennel avec lequel le descendant de Paoli avait prononcé ces paroles, les deux jeunes gens s'inclinèrent & le suivirent, étrangement intrigués.

Le vieillard, ayant tiré de son gilet une petite clef d'argent & soulevé la mystérieuse portière de velours, ouvrit une porte qu'elle cachait.

Précédant alors les deux continentaux, il descendit une quinzaine de marches creusées dans le roc & recouvertes d'un épais tapis.

On arrivait dans le sous-sol de la petite maison. Sur l'avant-dernière marche, les deux jeunes gens, dont les yeux se faisaient à l'obscurité, s'arrêtaient frappés de stupeur; &, d'un mouvement tout spontané, tous deux ôtèrent leur chapeau.

Ce sous-sol, formant crypte voûtée, était entièrement tendu de velours noir. Un faible jour régnait, adouci & en quelque sorte rosé par la lumière d'une lampe suspendue par une triple chaîne d'argent.

Au fond, était élevé un autel, & devant un grand Christ, brûlait entre deux bouquets de fleurs fraîches une cassolette remplie de parfums.

Enfin, au milieu de ce funèbre caveau, sur une estrade de marbre noir, étaient placés côte à côte deux cercueils!



L'un, couvert de velours noir lamé d'argent, était orné d'une fraîche couronne de roses.

L'autre était nu, noir, ouvert, vide & béant... comme un gouffre !

« Vous voyez que je suis bien Corse ! murmura le vieillard en désignant tour à tour les deux cercueils ; la compagne de mes plus belles années, le seul amour de ma vie repose là ! & voici ma place à ses côtés. Je vous ai dit que j'étais prévoyant !... Ah ! c'est que, voyez-vous, lorsque l'on a été heureux si longtemps, la séparation définitive devient impossible ! Je l'ai évitée ; chaque jour je viens ici, je lui parle ! Elle est muette... mais elle est là du moins !... Qui peut répondre qu'elle ne m'entend pas, puisque Dieu seul est entre nous ! Dieu, à qui je demande chaque jour de hâter le moment béni de notre réunion ! »

Ces derniers mots, dits avec la simplicité d'un esprit profondément convaincu, émurent au dernier point les deux hôtes du vieillard, qui se prirent à murmurer une prière, montée spontanément de leur cœur à leurs lèvres devant la solennelle grandeur de ce tableau.

« Jamais, disait dernièrement l'un des deux continentaux en nous montrant la rose desséchée qu'il conservait pieusement, jamais je n'oublierai la majestueuse dignité de ce vieillard dont la tête rayonnante semblait illuminée au milieu de ce sombre cadre. Toujours, je verrai ce sourire également réparti entre ces deux cercueils... sourire tout plein de tendresse pour celui qui lui avait ravi son bonheur ; sourire rempli d'espoir pour celui qui l'attendait ! »

L. MAX.

## MISTOIRE D'YSEULT

### I

LETTRE D'HECTOR VOUVRAY A LOUIS LECOMTE

« Mon bon camarade,

» Ton nom & ton souvenir m'apparaissent comme un remords, & tes trois lettres, que voilà sur ma table, m'accablent de reproches. Je suis très en retard avec toi, mais si tu savais quelle vie je mène, tu m'excuserais, & qui plus est, tu viendrais en prendre ta part. C'est même là le but de ma lettre ; je mets la main à la plume, comme disent nos paysans, afin de te prier, mon cher Louis, de ne pas oublier notre invitation pour la Saint-Hubert ; mon père & moi, nous comptons sur toi : messe de chasseurs, à six heures du matin, grande chasse dans nos bois, banquet cynégétique au retour, soirée, musique, bal même ; voilà le menu. Tu verras un charmant pays, d'aimables gens, — nos voisins, — & tu seras reçu à bras ouverts par ton camarade de l'école & par mon père, qui te porte une vive amitié, depuis que tu m'as si bien soigné durant ma pleurésie. Ni lui ni moi ne l'oublierons jamais, & si ma plume est paresseuse, sois sûr que ma mémoire n'est pas ingrate.

» J'espère que tu te plaisas chez nous : nos travaux métallurgiques t'intéresseront, je crois, & notre pays, notre Hainaut français, a une petite

physionomie pittoresque qui ne te laissera pas insensible. Nous avons des montagnes (rien du mont Blanc ni du Rhigi), mais ces ondulations gracieuses, ces mouvements de terrain, ces étroites & riantes vallées, ces ruisseaux fringants, cette végétation magnifique, ont, pour qui les a vus dès l'enfance, un charme puissant, incomparable. Que de fois je les ai regrettés à Paris ! Que j'ai soupiré après l'Helpe & la Rhonelle, au bord de la cascade du bois de Boulogne ! Que les pelouses du parc Monceaux me semblaient peignées, apprêtées, affectées, à côté de nos herbages où paissent les troupeaux ! & que je préfère les flammes de nos fourneaux, montant dans la nuit noire, au gaz du boulevard, & même à la brillante ligne de feu reflétée dans la Seine ! Mon avenir est ici, & je sortirai premier de l'École des Mines, que je n'en viendrais qu'avec plus d'empressement fabriquer nos fers sous la direction de mon père. J'ai vécu deux ans à Paris, je connais donc cette vie frelatée, ces agitations d'écureuil dans une cage, ces grandes nouvelles du boulevard, qui sont si peu de chose, ces mots de journaux, connus, revus & corrigés depuis vingt ans ! ces jardins frisés & fardés ; ces théâtres où l'on a chaud, où l'on est à la torture, & cela jusqu'à minuit, afin de savoir si Alfred épousera Hortense, afin d'entendre les petits mots de monsieur Sardou, les fondants de monsieur Feuillet, ou les raides tirades de monsieur Dumas



fil. Vois-tu, cher ami, de tout ce beau Paris, je ne regretterai que les bibliothèques et les musées; tout le reste m'est odieux : il me faut le grand air, la liberté, l'activité, tout ce que je trouverai ici, travail animé, grands horizons, pêche, chasse, longues courses, grandes fatigues, exercices violents, qui n'en disposent que mieux au recueillement & au repos réclamés par certaines études. Mon avenir est tracé : je sortirai de l'École avec le brevet, je reviendrai à Estrœungt, je me mettrai à la forge, & dans deux ou trois ans je chercherai une bonne femme, qui remplacera ma pauvre mère dans la maison. Mon père ne désire que cela, & je crois qu'il ne me faudra pas aller loin pour la chercher.

» Je t'ai dit que nous avions d'aimables voisins; d'abord, notre associé, M. Duport, qui est pour nous mieux qu'un associé, un ami; il a une femme excellente, qui lui a donné deux fils & une fille. Les deux garçons sont dans toute la maussaderie de l'adolescence, je n'en parle pas; mais Suzanne, leur sœur, est une délicieuse & douce petite fille de treize ans; avec ses traits fins & un peu indécis, ses joues délicatement colorées, ses cheveux cendrés & ses yeux veloutés, elle ressemble à un pastel de La Tour. Ce sont là nos proches voisins; un peu plus loin, dans un chalet bâti au milieu d'une corbeille de fleurs, habitent deux personnes qui nous tiennent de plus près encore : madame de Breuille, que j'appelle ma tante, & Yseult de Breuille, que je nomme ma cousine, quoique nous ne soyons nullement parents. Sa mère avait épousé en premières noces un frère de mon père; cette union fut de courte durée, & après dix ans de veuvage, madame Vouvray devint madame de Breuille. Son mari, qui était de la tribu de Nemrod, mourut d'un accident de chasse, en lui laissant une seule fille et une belle fortune; Yseult a dix-huit ans aujourd'hui, elle est intelligente & bonne : tu la verras !

» Enfin, le château nous fournit encore une excellente compagnie, que nous ne voyons, cependant, qu'avec réserve. Le marquis d'Hoste, la marquise, les jeunes garçons, la charmante Valentine, qui ressemble à une Madone de Raphaël, sont d'aimables gens, pleins de courtoisie & de sociabilité; mais s'ils oublient que nous sommes des manufacturiers, nous n'oublions pas qu'ils occupent, depuis des siècles, le premier rang dans le pays, & nous les voyons à lèche doigt, comme dit Saint-Simon, par notre volonté plus que par la leur.

» Ne tombe pas amoureux de Valentine; regarde-la comme tu regarderais une étoile : la distance est la même; de plus, cette belle fille est promise à un duc belge, trois fois grand d'Espagne, allié à la maison d'Autriche, qui compte toutes les grandes familles de l'Europe dans son arbre généalogique. — Avis au lecteur.

» Je te quitte; nous partons demain, de grand matin, pour une course lointaine; nous allons

voir les restes de l'abbaye de Lobbes, déjà ancienne au temps de Charlemagne. Ce sont d'admirables ruines dominant un admirable pays. Nous conduisons les dames de Breuille; Yseult s'intéresse aux recherches historiques; je l'y ai initiée, en vue de l'avenir... Nous pourrions recommencer ce petit voyage quand tu seras ici.

» Adieu, mon bon Louis, mon cher camarade; nous comptons sur toi. Je te serre la main avec l'effusion de ma vieille amitié.

» H. VOVRAY.

» Estrœungt, 14 octobre 18... »

A l'heure où Hector Vouvray finissait sa lettre à son ami, Yseult de Breuille regardait de sa fenêtre le paysage que la lune inondait de clarté. Ses yeux allaient du ciel, resplendissant & pur, à la terre, parée de ses dernières beautés; les bois n'avaient pas perdu leur feuillage; ils apparaissaient comme une masse sombre que les pâles rayons ne pénétraient pas; la prairie en pente, où les troupeaux paissaient la nuit, le jardin débordant de fleurs étaient revêtus d'une couleur argentée; aucun bruit n'agitait l'air tiède, où s'épandait l'odeur des héliotropes et des roses; Yseult contemplait, & un sentiment d'inexprimable félicité remplissait son âme.

Derrière ces bois, en suivant les agrestes sentiers qui lui étaient si bien connus, s'élevait la forge, avec ses hauts-fourneaux, & la maison des Vouvray, vers laquelle allait son cœur : là se trouvait son ami d'enfance, celui que tout désignait pour le compagnon de sa vie entière; elle pensait à lui en ce moment avec la plus pure innocence & la plus profonde affection, & des larmes inondaient ses joues. Toutes les fortes émotions, joie ou douleur, ne se traduisent-elles pas par des larmes? Mais celles-là, de courte durée, étaient l'expression d'un bonheur intense & sans confident. Elles s'arrêtaient; Yseult s'avança sur le balcon : elle cueillit quelques lisérés blancs noués autour des fenêtres, elle respira le parfum des fleurs, & pour dépenser son attendrissement, elle eut envie de chanter; elle murmura un air de Schubert, qu'elle aimait parce que Hector l'aimait; mais jamais elle n'avait osé chanter devant lui, elle craignait que sa voix n'eût pas assez de charme; elle fredonna doucement les premières mesures, puis, sans le vouloir, elle éleva la voix, & sa mère l'entendit. Elle rejoignit sa fille sur ce balcon qui entourait toute la maison, & elle lui dit, avec amitié :

« Tu n'as pas froid ?

— Oh ! non, maman !

— Tu chantes, toi, qui ne chantes jamais ? Qu'as-tu donc, chère amie ?

— Je ne sais pas, maman, je suis heureuse. La journée a été si douce, et celle de demain...

— Eh bien, demain, nous allons à Lobbes.

— C'est cela... je suis contente... »

Sa mère l'embrassa & soupira : deux fois elle avait goûté du bonheur humain, elle l'avait trouvé



fragile ; deux fois les espérances terrestres, ces perles délicates & précieuses, s'étaient fondues en eau glacée dans sa main ; elle connaissait les lendemains des heures de joie.

Sa fille comprit ce soupir, & aussitôt elle rede-  
vint sérieuse :

« Si je perdais Hector ! se dit-elle. Le perdre ! Oh ! que ma mère a dû souffrir ! »

Sa mère l'embrassa encore, & voyant que les yeux, dans lesquels elle lisait, s'étaient attristés, elle lui dit :

« Tu seras longtemps heureuse, toi ! N'ai-je pas payé pour deux ?... »

## II

Yseult dormit du plus paisible sommeil, & dès que l'aube tardive d'octobre frappa aux volets, elle se leva, le cœur rempli d'espérance & de joie. Cette journée lui apparaissait si riante ! Un voyage, des lieux nouveaux, tout ce qui charme quand on est très-jeune, & ce qui charme à tout âge, près du tombeau même, la présence de ceux qu'on aime, devaient remplir ce jour. Elle pria, avec des alternatives de distraction et de ferveur, puis elle fit sa toilette, qui fut simple, sans beaucoup d'ornement, car Hector goûtait peu la parure ; elle mit une robe qui ne craignait ni la poussière ni les ronces, un mantelet léger, des bottines solides qui permettaient de gravir des rochers ; seulement, ses cheveux blonds, arrangés artistement & à demi cachés sous un chapeau rond orné de plumes noires & bleues, allaient à son visage, & sa joie intérieure lui prêtait un éclat inusité.

Une demi-heure après, madame de Breuille & Yseult montaient en voiture ; elles étaient conduites par Hector ; le marquis d'Hoste menait sa femme & sa fille dans une petite calèche, & madame Dupont & ses trois enfants occupaient le break de monsieur Vouvray. Les bons chevaux ardennais brûlaient le pavé, & les trois voitures, se suivant de près, avaient un air joyeux qui frappait les rares spectateurs épars dans les champs.

« Sont-ils heureux ! dit une jeune fille à sa compagne, occupée, comme elle à la récolte des pommes de terre ; sont-ils heureux ! ils se lèvent, ils vont promener ; ils rentreront, un beau dîner sera sur la table... & tous les jours de même ! »

— Bah ! dit l'autre, ils méritent bien leur bonheur : c'est des braves gens & pas grandiers du tout. Voilà monsieur Vouvray, il travaille comme un cheval toute l'année ; il peut bien avoir son petit jour de vacances, enfin ! son fils est un garçon bien honnête : il salue tout le monde ; & l'autre jour, en chassant, ayant fait peur à mon petit frère, qui gardait notre vache, il lui a donné une pièce de cinq francs.

— Et as-tu vu, Cateau, comme la demoiselle du château était bien habillée ! Quel beau chapeau avec des roses !... & ce grand manteau blanc !

— Je les lui souhaite de tout mon cœur, reprit l'indulgent Cateau ; c'est un mouton pour la bonté que cette demoiselle-là ; elle montre le catéchisme aux petites filles, & elle fait l'aumône à tout le pauvre monde.

— Je ne dis pas, mais enfin, ils sont heureux & d'autres ne le sont pas... Mais tu ne remarques rien, toi !

— Si, si, dit Cateau en riant ; j'ai bien vu que mam'selle Yseult était gaie comme un pinson, à côté de monsieur Hector ; ça fera un beau mariage un de ces jours. »

Yseult jouissait, en effet, avec plénitude, de cette belle matinée & des splendeurs de cette riche campagne qu'elle voyait comme dans un rêve heureux. Les prairies, les collines, les cours d'eau écumeux, les bois pleins d'ombre fuyaient des deux côtés de la route, les heures couraient aussi sans qu'elle s'en aperçût. Ils découvrirent enfin, après plusieurs heures de voyage, la haute & rocailleuse colline, au penchant de laquelle s'élevaient, jadis, l'église & les bâtiments claustraux de l'abbaye fondée par saint Landelin. Les trois familles se réunirent & monterent à pied la côte escarpée, où chaque repli du chemin laissait voir un nouveau paysage, un méandre de la Sambre courant sous les peupliers, un profil de rochers où se suspendaient les chèvres, un pré digne du pin-  
ceau de Paul Potter, un clocher de village montrant le ciel, un horizon bleuâtre où l'on distinguait, au nord, les fumées des hauts-fourneaux de Charleroi ; à l'ouest, les masses sombres des bois qui furent autrefois la forêt Charbonnière. Au sommet de la colline, s'élève une petite et très-ancienne chapelle dédiée à la sainte Vierge et à saint Ursmer ; les voyageurs, après avoir salué Marie, s'assirent, fatigués, sur le seuil usé par huit siècles & par les pas de tant de pèlerins, & Yseult dit :

« C'est donc là le seul reste de cette grande abbaye ? »

— Le seul, répondit monsieur Vouvray ; le monastère et la magnifique église ont péri dans les flammes, en 1794.

— Admirable exploit ! murmura le marquis.

— Et cette chapelle, monsieur Hector, demanda Valentine, est-il vrai qu'elle ait soutenu un siège ?

— Très-vrai, mademoiselle ; les Hongrois, après avoir dévasté l'abbaye, attaquèrent les religieux, réfugiés dans cette chapelle ; un miracle les sauva.

— Un miracle de la sainte Vierge ; je l'ai entendu conter, répondit la jeune fille ; la pluie est tombée, les arcs des ennemis se sont détendus, & ils se sont enfuis. »

On causa longtemps en regardant le paysage & en faisant honneur à un copieux déjeuner. Puis, les voyageurs s'éparpillèrent ; Yseult, sa mère & la petite Suzanne suivirent les bords de la Sambre ; madame Dupont surveilla ses garçons, qui grim-



paient sur les rochers; le marquis, sa femme et monsieur Vouvray visitèrent le village et les vieux bâtiments qui ont servi de demeure aux serviteurs de l'abbaye. Hector rejoignit sa cousine, & en causant avec madame de Breuille, ils suivirent le cours de l'eau, transparente comme du cristal.

« Quel beau jour & quel beau pays, dit Hector; Paris paraît bien vulgaire & bien triste à côté de ce que nous voyons là.

— Quel dommage que vous partiez, dit Yseult à demi-voix.

— Je reviendrai, dit-il en la regardant; je reviendrai, ma cousine, & pour ne plus partir. »

Elle n'oublia jamais ce regard, dont elle interpréta l'éloquence, & qui lui disait qu'elle était aimée.

Au bout d'une heure de recherches curieuses, de promenades, de repos sous les grands arbres ou sur les pierres ensevelies à demi dans l'herbe, il fallut se disposer à partir, car le soir tombait vite, & un grand dîner attendait tous les voisins au château d'Hoste. Yseult chercha de toutes parts Valentine, qu'on ne trouvait plus; elle vit enfin le burnous blanc qui descendait la colline: Valentine sortait de la chapelle; elle répondit à Yseult, pour s'excuser :

« Le bon Dieu est là, & il y était tout seul.

— Vous paraîsez triste, chère Valentine?

— Oh! oui, ces ruines me mettent du noir dans l'âme; pourquoi la méchanceté des hommes a-t-elle détruit des murs où l'on a tant prié, tant aimé Dieu?... Y a-t-il donc trop d'autels sur la terre? »

Le marquis & la marquise allèrent au-devant de leur enfant.

« Tu te fais attendre! lui dit son père avec un peu d'impatience.

— Ne la grondez pas! dit sa mère, je sais d'où elle vient. »

On remonta en voiture dans l'ordre accoutumé; Yseult prit place à côté d'Hector; sa mère, qui craignait la brume du soir, s'assit au fond de l'américaine; ils partirent rapidement, & quoique la route fût en pente rapide, Yseult n'éprouvait aucune frayeur. L'air qui lui fouettait le visage, la vitesse de leur course, les tableaux mouvants qui passaient, tout lui donnait une sensation de vie & de joie que jamais elle n'avait ressentie à ce degré; elle fut distraite tout à coup par la voix de sa mère qui dit :

« Hector, êtes-vous sûr de vos chevaux?

— Oui, ma tante, ils sont jeunes, mais bien dressés. »

Il achevait à peine cette parole, que le cheval de droite, effrayé par la vue d'un bateau qui glissait

sur la Sambre, s'emporta. Hector rassembla les rênes & réussit à éloigner l'attelage des bords dangereux de la rivière, mais le second cheval, excité par l'exemple de son camarade, bondit, se cabra, & dirigea la voiture vers un amas de rochers brisés.

« Surtout, Yseult, ne sautez pas! s'écria Hector. »

Elle resta immobile, elle eut conscience d'une seconde qui lui parut un siècle, puis elle se sentit lancée sur les pierres & elle crut voir Hector tomber comme elle. Une vive douleur lui fit perdre connaissance, & elle resta étendue, mourante, sur la terre...

La voiture où se trouvait madame de Breuille fut arrêtée par des ouvriers carriers qui travaillaient aux rochers. Monsieur Vouvray accourut et souleva le corps de son fils, dont la tête & le visage avaient porté sur des pointes aiguës.

« Il est mort! dit le malheureux père; mon enfant! si vivant, si beau tout à l'heure! il est mort! »

Madame Duport mit doucement la main sur la poitrine d'Hector.

« Je crois qu'il vit, dit-elle; il faut le secourir. »

Madame de Breuille, à genoux près d'Yseult, essayait de la soulever.

« Vous allez vous faire du mal, maman, dit la jeune fille revenue à elle-même. Je souffre à la jambe, au bras, mais ma tête n'a pas porté; n'ayez pas peur, mère... »

Elle étouffa un cri d'angoisses.

« Hector! Hector! dit-elle, est-il mort?

— Non, mon enfant, il n'a rien, répondit madame de Breuille sans trop savoir ce qu'elle disait. Voilà qu'on le relève, il gémit... »

La pauvre Yseult joignit les mains avec peine; elle semblait remercier Dieu.

« Il gémit, donc il vit! » dit-elle à voix basse.

On les transporta tous les deux dans une maison du village; le chirurgien reconnut aussitôt que mademoiselle de Breuille avait la jambe & le bras cassés, & il réduisit les fractures; pour Hector, il refusa de s'expliquer & invoqua le secours d'un confrère, plus expérimenté, avant même d'oser proposer un traitement. Monsieur Vouvray, le marquis & madame Duport ne quittèrent pas le malheureux jeune homme, plongé dans un sommeil fiévreux; madame de Breuille & la marquise veillaient sur Yseult; elle aussi avait beaucoup de fièvre, & elle répétait sans cesse :

« Ne sautez pas!... maman, prenez garde! Où est Hector? Oh! dites, il ne mourra pas! »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



## MARTHE & MARIE

I

C'EST fut par une soirée de janvier, sombre & silencieuse, que notre cousin Étienne de Presles revint à Vermont. Pas une étoile ne brillait au firmament, & dans la plaine, on ne distinguait ni contours, ni ondulations, ni perspective : des vapeurs qui se condensaient de plus en plus enveloppaient tout, le ciel & la terre. Mais si la campagne était triste, notre vieux château avait un air de fête, le salon d'hiver était plus éclairé que de coutume, nous avions mis en évidence de beaux vases du Japon, & rempli les jardinières de fleurs fraîches & embaumées.

Nous éprouvions une joyeuse impatience, & cependant nous parlions peu. Chacun s'entretenait de préférence avec sa pensée. Ma cousine Irène, parée de rubans d'un bel incarnat, allait & venait de la salle à manger au salon, avec cet air de déesse marchant sur les nuages qu'elle prenait volontiers. Son pas cadencé & le bruissement de sa robe de taffetas gris perle accompagnaient bien ses mouvements empreints d'une grâce un peu roide. Mon aïeul la regardait avec émotion & ma tante l'appelait, d'une voix attendrie, sa chère petite rose de mai. Pour moi, je m'étais blottie dans l'embrasure d'une fenêtre, & je tenais mes regards fixés sur la campagne, où devaient briller les lanternes de la voiture qui amenait Étienne. Je ressentais une joie mêlée de trouble & de curiosité. L'arrivée de ce parent inconnu était un grand événement; depuis huit jours, on ne parlait d'autre chose à Vermont, & j'avais vu faire autant de préparatifs que s'il se fût agi de recevoir un prince. En ce moment encore, on apprêtait un repas digne de figurer sur une table royale, & il y avait à l'office des friandises que mon petit cousin Albéric, le frère d'Irène, allait admirer en secret. Cette admiration n'avait rien de platonique; je le voyais revenir les joues gonflées, & une fois il prit la liberté d'essuyer ses mains gluantes sur ma jupe de foulard couleur vert de mer qui, depuis deux ans, était, en toutes saisons, ma toilette de gala.

Car, par esprit d'imitation, je m'étais parée aussi, & pour la première fois, j'avais relevé mes cheveux selon les règles de la mode. Cette innovation divertissait beaucoup mon jeune cousin; lorsque je sortis de ma chambre ainsi accommo-

dée, ce lutin d'Albéric poussa un éclat de rire, battit des mains, & courut au salon en criant de sa voix la plus aiguë :

« Mariette est coiffée en chignon, Mariette est coiffée en chignon !

— Pourquoi Marie ne suivrait-elle pas la mode ? demanda mon cher aïeul. Elle aura seize ans bientôt ; à cet âge on ne doit plus s'habiller comme une petite fille, & je la trouve fort bien aujourd'hui.

— Ne t'avise pas de le croire, me dit Albéric à demi-voix, notre grand-père parle ainsi parce qu'il est très-bon, très-indulgent, mais la vérité est que tu ressembles à une sauterelle avec tes vêtements étriés. Étienne va dire que tu as pleuré pour avoir cette robe.

— Mon fils, s'écria ma tante Denèvre, ne taquinez pas votre cousine. Mais vous, Marie, ajouta-t-elle en me regardant d'un air de pitié, m'expliquerez-vous bien pourquoi vous avez fait une toilette aussi ridicule.

— Pour plaire au prince Étienne, dit Albéric avec un grand éclat de rire ; Mariette, s'il a bon goût, c'est toi qu'il épousera. »

Irène ne put s'empêcher de sourire, mais ma tante reprit d'un ton sévère :

« Méchant enfant, comment osez-vous faire de semblables plaisanteries ?

— Mais, ma mère, répliqua-t-il, je croyais qu'il m'était permis de dire le prince Étienne lorsque je parle de monsieur de Presles, puisque vous-même quelquefois... »

Elle l'interrompit tout à fait fâchée.

« Monsieur le raisonneur, dit-elle, souvenez-vous bien d'une chose, c'est que je vous punirai sévèrement s'il vous arrive jamais de manquer de respect à votre cousin.

— Combien a-t-il de millions ? demanda l'enfant terrible.

— Que vous importe ? s'écria-t-elle.

— Que nous importe à tous ? dit mon pauvre aïeul. Riche ou pauvre, monsieur de Presles sera le très-bien venu. »

Albéric garda le silence, se promena dans tous les coins du salon, puis, tout d'un coup, faisant une contre-marche, il sortit prestement. Pendant ce temps, Irène arrangeait avec symétrie les jolis bibelots qui garnissaient les étagères, choisissait des romances & des partitions pour les jeter négligemment sur le piano, disposait les lampes de



manière à faire ressortir trois ou quatre aquarelles qui étaient son ouvrage & que l'on avait encadrées pour ce jour mémorable. Mon grand-père avait pris un journal, ma tante regardait sa chère rose de mai & Étienne n'arrivait pas. Il ne pouvait tarder cependant : le train express devait être entré en gare, & les beaux chevaux noirs de madame Denèvre ne mettaient pas plus d'un quart d'heure pour venir de la gare à Vermont.

J'avais le front appuyé contre les vitres, &, tout en guettant les lueurs rouges qui devaient apparaître dans le brouillard opaque, je songeais au voyageur dont l'arrivée causait tant d'agitation dans une demeure ordinairement si paisible. Je me disais qu'il devait être vraiment bon, celui que l'on attendait avec une telle impatience ; qu'il était tendrement aimé, celui dont on fêtait ainsi le retour. Une chose m'étonnait pourtant : il n'y avait pas plus de huit jours que monsieur de Presles était le sujet de nos entretiens ; auparavant nous nous occupions fort peu de lui, & rarement on faisait allusion à ce cher cousin qui, à cette heure, mettait toute la maison en émoi. La première fois que j'entendis prononcer son nom, j'avais au moins dix ans. Ma tante, qui venait de recevoir une lettre, dit en ma présence :

« C'est le prince Étienne qui m'écrit, il nous annonce sans doute son prochain mariage... Mais non, il ne parle que de choses indifférentes, pourtant son oncle désire bien le marier là bas... d'où vient que la chose traîne ainsi en longueur ?

— Qu'est-ce donc que le prince Étienne, demandai-je à Irène.

— C'est monsieur de Presles, un de nos cousins, me répondit-elle. Il n'est pas prince, cela va sans dire ; ma mère l'appelle ainsi par plaisanterie parce que lui & son oncle vivent en grands seigneurs, ils ont des millions & des esclaves. » Ce mot d'esclaves sonna lugubrement à mon oreille. Notre parent ressemblait-il à ces cruels Égyptiens qui retenaient en esclavage les enfants d'Israël, & aux Babylo niens sans pitié dont les captifs allaient pleurer au bord des fleuves ? Cela me parut tellement probable que je ne demandai pas d'autres explications. D'ailleurs, je n'avais point l'habitude de questionner, on me répondait de si mauvaise grâce ! &, pendant bien des années, monsieur de Presles demeura pour moi une sorte de personnage fantastique, enveloppé de terreur & de mystère. Ce fut seulement lorsqu'une lettre datée du Havre nous annonça sa prochaine arrivée, qu'on daigna m'apprendre enfin que ce cousin millionnaire était né à Vermont. & que, depuis l'âge de seize ans, il habitait la Louisiane.

Je ne saurais oublier l'émotion que ressentit madame Denèvre quand elle reconnut l'écriture de son parent, & qu'elle vit le timbre de la poste du Havre sur cette lettre bordée de noir. Elle déchira l'enveloppe d'une main tremblante, lut rapidement, & dit à mon grand-père d'une voix altérée :

« L'oncle d'Étienne est mort ; celui-ci n'a jamais

été marié, il est de retour en France, & m'annonce qu'il sera ici dans quelques jours.

— Quoi ! s'écria mon bon aïeul, monsieur Gaston de Presles est mort ? Quel malheur pour le pauvre Étienne ! c'est véritablement un père qu'il vient de perdre.

— Oui, reprit ma tante, ce cher enfant aimait beaucoup son oncle. Il a toujours eu un excellent cœur ! Je le crois effectivement très-malheureux, du moins il paraît très-abattu & sa lettre est fort touchante. Irène va nous en faire la lecture, moi, je ne le pourrais, je suis trop émue. »

Madame Denèvre avait raison, cette lettre était navrante ; Étienne la terminait en disant que notre affection seule pouvait adoucir son chagrin, qu'il nous demandait une place au coin de notre foyer, et la permission de pleurer au milieu de nous.

« Oh ! qu'il vienne, qu'il vienne ! s'écria ma tante, c'est Dieu qui l'envoie pour nous sauver. »

Ces paroles me troublèrent profondément. Monsieur de Presles allait nous sauver ? Comment ? Pourquoi ? Quel danger courions-nous donc ?

Je n'osais adresser ces questions à ma tante, ni même à Irène qui, étant mon aînée de trois ou quatre ans, prenait vis-à-vis de moi de fort grands airs ; mais, dès que je me trouvais seule avec Albéric, je l'interrogeai sans façon. Il me répondit avec la même franchise.

« Ce sont les millions du prince Étienne qui doivent nous sauver. En ce moment, les propriétaires de forges éprouvent de grandes inquiétudes ; les affaires sont dans un état de crise. Tu ne sais pas cela parce que tu es une ignorante petite fille, mais moi je suis au courant ; j'ai entendu une conversation que maman a eue avec notre grand-père, & j'ai compris que le cousin d'Amérique vient à point pour prévenir une catastrophe.

— Oh Dieu ! Albéric, laquelle ?

— Je ne puis le dire précisément, je pense qu'il y en aurait plusieurs... Il arriverait des choses affreuses... Eh ! ne tremble pas ainsi puisque nous sommes sauvés... Le prince Étienne épousera ma sœur, &, grâce à ses millions, la forge qui ne bat plus que d'une aile ira comme sur des roulettes. Mais ne parle de ceci à personne. C'est un secret & maman ignore que j'ai entendu ce qu'elle disait à notre bon papa. »

Les confidences d'Albéric m'alarmèrent beaucoup au lieu de me rassurer. J'apprenais que madame Denèvre courait à sa perte & j'en étais aussi surprise que navrée. J'avais toujours su que mon cher aïeul & moi nous étions sans fortune, mais ma tante passait pour être fort riche, & je l'avais crue à l'abri de ces revers qui troublaient le repos de mon vénérable grand-père, & qui avaient hâté la mort de mes parents. Lorsque j'eus compris que cette chère tante était aussi accablée par le sort, je demandai à Dieu de toute mon âme de vouloir bien disposer en notre faveur le cœur de monsieur de Presles ; mais, malgré tout ce que me dit encore



Albéric, je ne fondai que de faibles espérances sur la fortune de cet inconnu.

Cependant le temps s'avancait & le voyageur n'arrivait point.

« Ma mère, dit Albéric, l'heure du dîner est passée depuis longtemps; si le prince... si monsieur de Presles ne vient pas ce soir, resterons-nous ici plantés comme des Termes? »

Madame Denèvre secoua la tête, regarda la pendule, fit un geste & ne répondit pas autrement.

« Ma tante, lui dis-je, j'aperçois une lumière sur la route, c'est peut-être notre cousin qui arrive.

— Non, répliqua Albéric, c'est la lanterne d'un ouvrier de la forge, elle est dans le chemin du bois & non pas sur la route. Mais je vous prie, ma mère, défendez donc à Mariette de dire : notre cousin, en parlant de monsieur Étienne; il n'est pas son cousin, à elle.

— Pourquoi? m'écriai-je, pourquoi ne serait-il pas mon cousin aussi bien que le vôtre? »

Ma tante haussa les épaules, & ses enfants se regardèrent en riant avec ironie. Je compris alors que je venais de dire une chose absurde. Madame Denèvre, la veuve de mon oncle, était entrée par alliance dans ma famille, & la sienne m'était absolument étrangère; mais j'avais entendu dire : notre cousin Étienne, & tout naïvement je répétais : notre cousin Étienne. Je n'avais pas trop l'habitude d'aller au fond des choses; la plupart du temps je les prenais comme elles se présentaient. Mon aïeul disait que je n'avais point l'esprit d'analyse, & ma tante affirmait crûment que je manquais d'intelligence. Quant à moi, il me semble que j'étais surtout fort maladroite, si je puis employer ce mot au sens moral : personne ne m'ayant jamais appris à marcher dans le chemin de la vie, j'y traçais de nombreux zigzags.

Albéric pourtant avait raison, cette lumière que je venais d'apercevoir était la lanterne d'un ouvrier de la forge. Lorsqu'elle eut disparu, mon grand-père reprit son journal, Irène s'approcha d'une glace pour rajuster ses rubans nacarat, mon jeune cousin se rendit à l'office d'un pas discret, & je fixai mes regards sur un portrait de monsieur de Presles enfant, placé à l'endroit le plus apparent du salon.

Ce tableau représentait un bébé joufflu, au teint vermeil & aux blonds cheveux bouclés. Il était charmant ce petit bonhomme, & c'était pour moi une connaissance d'ancienne date. Quand j'étais une toute petite fille, ce portrait était l'un de mes jouets favoris. En ce temps-là, il gisait dans les greniers. Je l'avais découvert par hasard & il me plaisait autant que les poupées d'Irène. Certes, je ne supposais guère alors que ce vieux tableau était la portraiture de l'homme aux esclaves & aux millions; aussi je ne fus pas peu surprise quand je vis madame Denèvre courir au grenier après avoir lu la lettre datée du Havre, prendre dans ses bras le portrait du bébé joufflu, essuyer la poussière qui recouvrait son visage riant & l'emporter comme

une chose précieuse. En un tour de main, dirai-je presque, le tableau fut épousseté, nettoyé, verni, magnifiquement encadré & placé triomphalement au salon.

« Vous aussi, tout millionnaire que vous êtes, vous avez connu les vicissitudes de la fortune, disais-je à part moi à ce bel enfant blond. Votre long séjour dans les greniers de ma tante vous a-t-il du moins enseigné quelque philosophie? »

Madame Denèvre vit mes yeux fixés sur ce tableau, elle le regarda aussi & s'écria :

« Que ce portrait était ressemblant! Cela nous frappait tous. Cher Étienne! voilà bien ses yeux bruns, ses joues roses & ses jolies boucles blondes. »

Elle fit au bébé une mine agaçante & lui dit :

« Bonjour, mon cousin, nous serons bien heureux de vous revoir. Irène, regarde, mon enfant; ne croirait-on pas qu'il sourit? »

Ma cousine leva la tête & examina le tableau d'un air pensif.

« Maman, demanda-t-elle, quel âge avait monsieur de Presles lorsqu'on fit ce portrait? »

— Il pouvait avoir cinq ans, ma chère mignonne, & moi j'en avais... j'étais une toute jeune fille.

— Quoi! ma mère, vous n'étiez pas mariée encore? Alors notre cousin doit être vieux, fit Irène d'un ton d'inquiétude.

— Vieux, lui, Étienne? que dis-tu, ma fille? n'a pas plus de... voyons... cinq & dix font quinze; quinze & dix-sept... Il a trente ou trente-deux ans, si toutefois il n'en a pas vingt-huit.

— C'est vingt-huit, ma mère, reprit Irène d'un air enjoué, il me plaît que notre cousin n'ait que vingt-huit ans.

— Tel doit être en effet son âge, dit la tendre mère qui ne voulait pas contrarier sa rose de mai. Ce cher Étienne, ajouta-t-elle, il était bien jeune quand son oncle l'emmena à la Nouvelle-Orléans. Je dis son oncle, parce que c'est le titre qu'il a toujours donné à monsieur Gaston, mais il n'y avait entre eux qu'une parenté éloignée. Lorsqu'ils partirent, je ne croyais guère que j'aurais un jour le bonheur de revoir mon jeune cousin. Monsieur Gaston avait manifesté l'intention formelle de le marier là-bas & de lui léguer son immense fortune. Il était alors bien triste & bien malheureux, le pauvre monsieur Gaston; il venait de perdre coup sur coup sa femme & son unique enfant, & c'est pour le distraire de sa douleur que les médecins l'avaient envoyé en France. Aussitôt qu'il vit Étienne, que ma chère maman élevait par charité, il s'attacha à cet orphelin qui portait comme lui le nom de Presles, & un beau matin il lui proposa de l'emmenier aux États-Unis. Le jeune homme accepta & ils partirent. Ayant perdu l'espoir de revoir mon cousin, je n'entretins avec lui aucune correspondance. Il m'écrivit trois ou quatre fois, mais je négligeai de lui répondre. Quand on a des petits enfants on est tellement occupée, que l'on oublie jusqu'aux devoirs de l'amitié. Voyant que je persistais à garder le silence, ce pauvre Étienne



ne nous donna plus de ses nouvelles, & je le croyais marié depuis longtemps lorsque je reçus sa lettre il y a huit jours.

— Ma tante, voici la voiture, m'écriai-je ; cette fois je ne me trompe pas. »

Madame Denèvre s'approcha de la fenêtre, puis elle traversa précipitamment le salon, & je l'entendis ensuite qui courait dans le vestibule. Mon grand-père sortit à son tour d'un pas plus grave, & je demeurai seule avec Irène qui vint s'appuyer sur mon épaule. Je lui pris la main & je la serrai avec tendresse. C'était son fiancé qui allait nous apparaître, & je partageais l'émotion de cette chère cousine. Nous vîmes la voiture s'arrêter dans la cour, le cocher ouvrir une portière & un homme jeune encore descendre avec quelque lenteur, comme s'il eût été engourdi par le froid.

« Quoi ! me dit Irène surprise, il n'a pas de domestique ? »

Un instant après, Étienne entra au salon avec ma tante & mon grand-père. Derrière eux, Albéric s'avançait en gambadant.

« Mon cher cousin, voici ma fille, ma douce Irène, » dit madame Denèvre en amenant le voyageur auprès de la jeune personne.

Celle-ci, toujours émue, ne leva point les yeux, & monsieur de Presles, un peu étonné, salua sans oser tendre la main à sa cousine.

Ma tante fit à Irène un petit signe de tête pour l'engager à prendre un air plus souriant, puis elle dit en manière d'excuse :

« Pauvre enfant, elle est si timide. »

Monsieur de Presles balbutia quelques mots polis & vint me saluer.

« Mademoiselle Marie Vandelans, ma nièce, lui dit madame Denèvre. Et tenant à ce que, dès la première heure, Étienne mit de la différence entre Irène & moi, elle lui dit à demi-voix : une pauvre orpheline, élevée dans ce château par charité.

— C'est une tradition de famille, ma chère cousine, » répliqua monsieur de Presles sur le même ton.

Lui aussi avait été élevé à Vermont par charité.

« Mademoiselle, me dit-il, j'ai beaucoup connu madame votre mère, elle n'était mon aînée que de deux ou trois ans, & l'on voulait bien me permettre de partager ses jeux. Puis-je espérer que ceci vous déterminera à ne point me considérer comme un étranger ?

— Je ne vous ai jamais considéré comme un étranger, monsieur, & depuis une heure à peine, je sais que vous n'êtes point mon parent, » lui dis-je vite & sans réfléchir.

Ma tante, étonnée de ma hardiesse, me regarda comme pour m'engager à imiter la réserve & le silence d'Irène. Je rougis & monsieur de Presles me répondit gracieusement.

« Vous croyez, mademoiselle, qu'il n'y a entre nous aucun lien de parenté ? On m'a toujours dit que la famille de madame votre mère & la mienne ont été unies par plusieurs alliances.

— Ne sommes-nous pas cousins, cousines ? » chantonna Albéric.

Je suis convaincue que ma tante eut d'abord l'intention d'infliger une correction sévère à son enfant gâté ; mais, désarmée par le sourire que le voyageur adressa à ce petit plaisant, elle se contenta de dire :

« C'est tout votre portrait, Étienne ; voilà comme vous étiez espiègle. »

Elle roula, auprès du foyer, un fauteuil pour son cher cousin, & nous nous assîmes en demi-cercle autour du feu brillant. Monsieur de Presles sembla heureux de se trouver au milieu de nous, & il nous regarda d'un air affectueux & attendri.

C'est à peine si j'osais tourner les yeux de son côté. Il m'imposait beaucoup ; sa contenance me paraissait bien grave & sa figure bien triste. Il était d'une taille au-dessus de la moyenne et assez dégagée. Il avait des traits irréguliers, une physionomie prévenante cependant, mais pas la moindre ressemblance avec l'enfant rose & blond. « Ah ! marastre nature ! » a dit Ronsard.

« Mon pauvre cousin, s'écria madame Denèvre, vous devez être brisé de fatigue.

— Mais non, répondit-il, je ne souffre que du froid. D'ailleurs le plaisir de retrouver une famille, après avoir été seul & séparé de celui que j'appelais mon père, me ferait oublier aisément une légère lassitude.

— Mon cher Étienne, votre famille aussi est bien heureuse de vous revoir. Mais quel voyage ! quelle traversée & dans quelle saison !

— Oui, répliqua-t-il, mon voyage n'a point été agréable ; mais je me trouvais si malheureux là-bas depuis la mort de mon oncle, que je me suis embarqué le plus tôt possible, sans m'occuper du temps & de la saison. Certes, je ne le regrette point, ajouta-t-il en nous regardant tous avec amitié.

— J'ose dire, Étienne, que vous ne regretterez jamais de vous être souvenu de nous, reprit vivement ma tante. Nous nous efforcerons de vous faire oublier vos chagrins, nous vous rendrons affection pour affection, vous serez le frère de mes enfants. Je ne crains qu'une chose, c'est que la solitude dans laquelle vous allez vivre ne vous paraisse bien triste.

— Point du tout, madame ; la solitude plaît aux cœurs blessés, & ce n'est pas au milieu du monde que l'on peut pleurer librement. Si vous aviez connu l'ami, le père que je viens de perdre, vous comprendriez mieux que ma consolation est dans le souvenir de sa bonté & de ses vertus, & que tout ce qui tendrait à me distraire de mes chagrins ne ferait que me rendre plus malheureux encore.

— Mais, mon cher Étienne, j'ai eu l'avantage de voir monsieur votre oncle ; j'étais bien jeune alors, & cependant j'ai pu, jusqu'à un certain point, apprécier son mérite.

— N'est-ce pas, madame, qu'il était la bonté même ? dit monsieur de Presles d'une voix émue.



Il a passé sa vie à faire le bien; ses concitoyens l'aimaient & le vénéraient, tous ont pleuré sa mort, c'était comme un deuil public. — Voyez, monsieur, vous qui savez l'anglais, ajouta-t-il en donnant un journal à mon aïeul; voyez quels touchants discours ont été prononcés sur la tombe de ce juste.

— Mais, fit observer madame Denèvre, Irène aussi sait l'anglais, & c'est elle qui va nous traduire l'éloge funèbre de monsieur Gaston. — Prends le journal, mon enfant. »

La jeune fille obéit, & nous l'écoutions tous avec une profonde attention, lorsque ma tante étonnée s'écria :

« Mais, que dis-tu donc, ma petite ? tu improvises. »

Irène eut un sourire qui me parut étrange.

« Non, ma chère maman, répondit-elle, je n'improvise pas, je traduis mot à mot. »

— Alors, qu'est-ce que cela signifie ? demanda ma tante à Étienne.

— Quoi donc, madame ?

— Mais... cette jeune femme... ce petit enfant dont il est question dans l'éloge funèbre de monsieur de Presles.

— Hélas ! ma cousine, cette jeune femme est sa veuve, sa malheureuse veuve ; l'enfant est son fils, un pauvre orphelin qui n'a pas encore six mois.

— Monsieur de Presles était marié ? s'écria ma tante avec une sorte de stupeur.

— Oui, madame, il était marié depuis deux ans lorsque la mort est venu le surprendre. — Vous l'ignorez ? » ajouta Étienne dont le visage devint sombre.

Il fixa sur madame Denèvre un regard pensif & sourit avec amertume.

« Mon cher Étienne, lui dit mon aïeul, ce mariage a dû vous causer un vif désappointement. »

— Mais non, monsieur, c'est un événement que j'avais prévu, attendu, préparé, & qu'il m'eût été facile de prévenir. En effet, monsieur de Presles n'aurait pas épousé la pauvre jeune femme qui le pleure à présent, si j'avais consenti à me marier, comme il m'y engageait. Mais je ne pouvais me résoudre à m'établir, sans espoir de retour, si loin de mon pays natal.

— Monsieur de Presles devait être bien vieux, murmura ma tante d'un air distrait & préoccupé.

— Il avait douze ans de plus que moi, madame.

— Mais ce mariage ne lui a pas fait oublier sans doute qu'il s'était choisi déjà un héritier, il a dû vous léguer par testament...

— Monsieur de Presles n'a pas fait de testament, dit froidement Étienne.

Il se fit un grand silence, & peut-être eût-il duré longtemps si l'on ne fût venu nous annoncer que le dîner était servi. Monsieur de Presles voulut offrir son bras à madame Denèvre, mais elle était sortie en grande hâte, & le voyageur conduisit Irène à la salle à manger.

Quelques minutes plus tôt, j'avais vu Albéric

s'échapper furtivement, je devinais bien qu'il était à l'office, & pour épargner une gronderie à cet incorrigible gourmand, je courus le chercher. En passant auprès des cuisines, j'entendis ma tante qui disait :

« Reportez à la cave les vins que j'avais fait mettre dans ce panier, & réservez pour demain tout le second service, le premier suffira. Que le dessert soit simple : du fruit, quelques petits fours. Pas d'extravagance. Mademoiselle Victorine, qui donc vous a permis d'aller dévaster ma serre, & à quoi ces fleurs serviront-elles ? Ne dirait-on pas que nous traitons ce soir le président Grant en personne ? »

## II

Bien que j'eusse près de seize ans, lorsque monsieur de Presles revint à Vermont, je n'étais encore qu'une enfant ignorante, insoumise & assez mal élevée. Chacun prétendait avoir à se plaindre de moi & me traitait rudement. Les domestiques disaient tout bas que j'étais insupportable, & ma tante déclarait très-haut que mon caractère, mon esprit & ma figure se valaient, ou, en d'autres termes, que je n'avais ni les charmes, ni les qualités d'une jeune fille. A cet âge, il est dur de s'entendre répéter sans cesse que l'on n'est ni belle, ni bonne, ni intelligente ; aussi, j'en voulais beaucoup à la nature, qui m'avait disgraciée à ce point ; mais convaincue que je ne pourrais corriger son œuvre, je vivais en paix avec mes défauts & ma laideur, laissant celle-ci & ceux-là se développer librement.

« Ma pauvre enfant, disait ma tante, que deviendras-tu quand tu ne m'auras plus pour te supporter ; nul ne voudra te souffrir alors. »

Si habituée que je fusse à entendre prononcer cette sentence, elle ne m'en causait pas moins un effroi véritable. Je trouvais qu'il était bien triste de ne tenir à personne, de ne s'inspirer que de l'antipathie, & de ne pouvoir vivre cependant qu'aux dépens d'autrui. La perspective de l'isolement moral auquel j'étais condamnée & le sentiment profond que j'avais de ma nullité aigrièrent de plus en plus mon caractère ; s'il fallait en croire nos gens, je devenais mauvaise comme le blé noir. Mes défauts, ma gaucherie, mon ignorance & ma laideur faisaient un étrange contraste avec l'humour enjouée, la jolie figure & l'esprit, superficiel il est vrai, mais vif & orné de ma cousine Irène.

« Quelle différence entre ces deux enfants ! s'écriait madame Denèvre. Elles ont reçu pourtant la même éducation. »

C'était vrai. — Pendant dix ans, l'institutrice d'Irène m'avait donné des leçons. Cette institutrice était une fort belle personne qui m'imposait beaucoup ; elle avait l'abord dédaigneux, une voix claire & lente & une façon toute particulière



d'examiner les gens. Encore qu'elle ne fût pas grande, il me semblait toujours que ses regards tombaient sur moi de très-haut. Elle était bonne pour ma cousine dont l'éducation lui faisait honneur, mais elle me rudoyait fort. J'avais, prétendait-elle, un de ces caractères opiniâtres que l'on ne mate point aisément. Je tremblais quand venait l'heure des leçons. Après s'être occupée sérieusement d'Irène, l'institutrice m'interrogeait distraitemment. Je lui répondais avec un visage effaré; elle haussait les épaules, jetais sur mes cahiers un regard qui paraissait descendre des étoiles & déclarait que j'avais la tête horriblement dure :

Elle nous quitta dès que l'éducation de ma cousine fut terminée, & en s'en allant, elle me lança ce trait de Parthe pour adieu :

« Faites des reprises, Mariette, que le raccommodage soit votre étude & votre philosophie; ne visez pas plus haut, ma chère, vous perdriez votre peine. »

Cette institutrice était au fond une excellente personne, & c'est elle cependant qui me rendit dé-

fiant, sauvage, concentrée, en persuadant à tout le monde en général, & à moi en particulier, que je manquais totalement d'intelligence.

Une seule personne à Vermont semblait douter de mon ineptie, c'était mon bon grand-père. Il persistait à dire que les fruits de primeur ne sont point les plus exquis, & qu'il valait mieux que je ne sortisse pas trop tôt de ma coquille. Je croyais qu'il parlait ainsi uniquement pour me consoler & me donner du courage, & je lui en étais bien reconnaissante. Je l'aimais plus que tout au monde; mon bonheur était de causer avec lui; j'eusse voulu le suivre partout comme son ombre. Malheureusement il n'avait guère le loisir de s'occuper de moi. C'était un vieillard robuste & actif. Depuis qu'il avait perdu sa fortune, il gérait les biens de ma tante, sa belle-fille, & lui était très-utile. Je dois ajouter qu'elle lui témoignait autant d'affection que de déférence; on eût pu les prendre pour un père & une fille parfaitement unis.

MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)

---

## LE PETIT FRÈRE

Dormez, dormez, mon petit frère,  
Dormez, dormez sur mes genoux.  
Aux champs est là-bas notre père;  
Au ciel est là-haut notre mère;  
Et moi je veille auprès de vous.

Ne craignez pas que je vous quitte,  
Oh! non, qui de vous aurait soin?  
J'ai dix ans, je suis bien petite;  
Mais Dieu nous fait croître plus vite,  
Quand de nous un autre a besoin.

Naguère, au sortir de l'école,  
Dans un essaim d'enfants joyeux,  
Plus libre que l'oiseau qui vole,  
On me voyait, légère & folle,  
Courir & partager leurs jeux.

Plus de jeux! Debout la première,  
Je peine du matin au soir,  
Pour garder la pauvre chaumière  
Dans l'ordre & la paix coutumière  
Que l'œil de mon père aime à voir.

De mon mieux aussi je vous pare,  
Afin qu'il soit plus fier de vous,  
Et sur la table je prépare,  
Comme un mets savoureux & rare,  
Le pain qu'il a gagné pour nous.



Votre bouche ne sait rien dire,  
Vos petits pieds ne marchent pas.  
Dans vos pleurs, dans votre sourire,  
Dans vos yeux, c'est moi qui dois lire,  
Et qui vous porte dans mes bras.

Dormez, dormez, mon petit frère,  
Dormez, dormez sur mes genoux.  
Tandis qu'aux champs est notre père,  
Tandis qu'au ciel est notre mère,  
Je suis là pour veiller sur vous.

Toujours il me souvient de l'heure  
Où ma mère nous dit adieu.  
Quand j'y pense, tout bas je pleure,  
Et dis : Se peut-il que l'on meure  
Quand on est tant aimé, mon Dieu !

Je la vois encor, triste & pâle,  
D'un œil éteint cherchant les cieux.  
Mon père était là. Sous le hâle,  
Un grand pli ridait son front mâle,  
Et des pleurs roulaient dans ses yeux.

Comme une alouette à l'aurore,  
Elle ouvrit son aile & partit.  
Mais quand ses yeux allaient se clore,  
Ses lèvres vous nommaient encore,  
Et murmuraient : « Pauvre petit ! »

Plus jamais, de sa voix si chère  
Vous n'entendrez le chant si doux.  
Ne pleurez pas, mon petit frère,  
Une sœur est presque une mère,  
Dormez, dormez sur mes genoux.

Où sa froide couche est creusée,  
Sous la mauve en fleurs, je sais bien,  
Dans ces gazon, que la rosée  
Humecte, en larmes déposée,  
Oh ! oui, je sais quel est le sien.

Avec elle souvent j'y cause ;  
Je l'entends qui répond tout bas.  
En passant, mon genou s'y pose,  
Et vous ferez la même chose,  
Quand j'y pourrai guider vos pas.

Maintenant pour nous elle prie,  
J'en suis sûre, au céleste lieu,  
Afin que la vierge Marie  
Nous voyant bien sages, sourie,  
Et parle de nous au bon Dieu.

Dormez, dormez, mon petit frère,  
Dormez, dormez sur mes genoux.  
Aux champs est là-bas notre père ;  
Au ciel est là-haut notre mère ;  
Et moi je veille auprès de vous.

L. A."



# REVUE MUSICALE

Causerie de famille. — L'année 1872. — Compositions musicales.

IL est onze heures et demie du soir. Une bise froide souffle au dehors. Dans un salon du vieux faubourg, un feu clair brûle dans l'âtre. Madame d'Esgrigny & sa vieille mère occupent les deux coins de la cheminée; monsieur d'Esgrigny placé au centre, lit les gazettes du jour. Jacques, garçon de seize ans & Marie, fillette de quatorze, assis devant le piano, jouent à quatre mains une sonate.

MADAME D'ESGRIGNY.

En votre qualité d'excellente musicienne, chère mère, & d'élève du grand professeur Garat, vous avez pratiqué avec enthousiasme l'étude des meilleurs maîtres; voyons, mettez, un moment, de côté votre indulgence de grand-mère & dites-moi bien franchement ce que vous pensez des progrès de Jacques & de Marie.

LA GRAND-MÈRE.

Mon enfant, les professeurs d'aujourd'hui ont une méthode d'enseignement que je ne comprends guère & que je n'aime pas du tout. Remarquez-vous que ces enfants frappent violemment le clavier, non selon leur sentiment, mais uniquement d'après leur fantaisie, & passent, sans nuance aucune, à de petits sons maigres, à peine intelligibles?

MADAME D'ESGRIGNY.

Ils se conforment probablement aux signes indiqués par le compositeur.

LA GRAND-MÈRE.

Jetez les yeux sur le cahier, & vous verrez qu'il ne s'y trouve aucune de ces indications. — Voici la pédale sonore qui fait tant de tapage qu'on distingue à peine les notes; puis maintenant la pédale sourde qui éteint absolument les sons.

MADAME D'ESGRIGNY.

C'est à coup sûr la manifestation de leurs impressions personnelles.

LA GRAND-MÈRE.

Ce n'est rien de tout cela. C'est l'idée, inspirée par le professeur, de produire un effet d'opposition.

MADAME D'ESGRIGNY.

Cependant, nous ne saurions, ni les uns ni les autres, rester longtemps dans le même milieu, ni, par conséquent, dans le même ordre de sentiments. Si j'exprime une pensée calme, l'instrument la reproduira par des sons doux; si je veux peindre des joies vives, je me servirai des sons éclatants; quand j'éprouverai quelque impression violente, j'emploierai, pour la rendre, toute la puissance de mes doigts & toute la force que peut produire le clavier.

LA GRAND-MÈRE.

C'est fort judicieusement pensé; mais ce que peut comprendre l'homme, ne saurait entrer dans l'intellect de l'enfant: le développement des sentiments ne s'opère pas si tôt dans notre pauvre espèce; ce qu'il faut bannir dans la jeunesse, c'est la prétention, c'est le désir immodéré de faire de l'effet, c'est, en un mot, la manière.

Ces sortes d'antithèses musicales que pratiquent la plupart des musiciens modernes, sont du plus mauvais goût. Pour passer du grave au doux, du plaisant au sévère, il faut des ménagements si délicats, un tact si fin, des nuances si fondues, que tout l'art d'un grand virtuose y suffit à peine. C'est par une gradation presque insensible qu'on doit arriver, d'un effet violent à un effet tendre. Les oppositions brusques plaisent au vulgaire, mais choquent les esprits délicats. S'imaginer-t-on par là, imiter les contrastes de la vie ou de la pensée? ce serait une erreur, car il est dans le cerveau humain, des phases multiples dont il est impossible de saisir l'enchaînement. — La musique est une imitation, c'est vrai, mais il faut que l'imitation soit fidèle, il faut que l'analogie soit vivante; s'il n'en est pas ainsi, on fait de la caricature, on fait de la manière. Qu'il se rencontre parfois des transitions brutales, il faut les exprimer, à coup sûr; mais en faire naître, à propos de tout, pour le plaisir d'étonner les auditeurs, c'est un procédé exécrationnel que beaucoup d'élèves adoptent & que beaucoup de professeurs tolèrent.



MADAME D'ESGRIGNY.

C'est parfaitement vrai, chère mère, & je m'aperçois, en ce moment, que ce jeu alternatif de pédales n'a rien à faire dans la sonate qu'exécutent les enfants.

LA GRAND'MÈRE.

Suivez attentivement leur façon de jouer tous les morceaux, vous y trouverez cette mauvaise habitude, quels que soient l'auteur & le sentiment qu'ils traduisent. C'est par la profondeur pénétrante de l'expression & non par des tempêtes factices, qu'on parle à la sensibilité des natures délicates. Entrer dans la pensée de l'auteur, s'identifier à ses émotions & les rendre comme les siennes propres, tel est l'art véritable. Les outre-passer, les charger en les défigurant par des efforts de violence ou des mièvreries de tendresse, c'est la prétention. — Être vrai, c'est le sublime de l'art; la manière, c'est la grimace du talent.

MADAME D'ESGRIGNY.

Chère mère, vous êtes une adorable femme, & je m'incline devant votre goût exquis comme devant votre haute raison.

(Entre une femme de chambre.)

LA FEMME DE CHAMBRE.

Une dame, que j'ai fait asseoir dans le salon d'attente, demande à voir madame.

MADAME D'ESGRIGNY.

Une visite à cette heure, c'est fort étrange. Son nom ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Elle refuse de le dire, prétendant qu'elle n'est pas connue dans cette maison.

MONSIEUR D'ESGRIGNY, posant son journal.

Elle vient sans doute demander quelque service. Faites-la entrer.

JACQUES.

Comment est cette personne ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Très-jeune, très-pâle & tout habillée de noir.

MADAME D'ESGRIGNY.

Curieux !

JACQUES.

Tiens, puisque c'est une dame, j'ai bien le droit de m'y intéresser.

LA GRAND'MÈRE.

Petit fat !

(Minuit sonne ; entre la Dame.)

LA DAME.

Veuillez m'excuser, mesdames & messieurs, si je me présente si tard & si je suis si troublée... mais...

MONSIEUR D'ESGRIGNY.

Remettez-vous, madame, & veuillez vous asseoir. A quelle circonstance devons-nous l'avantage de votre visite ?

LA DAME.

Regardez la pendule, monsieur, le dernier coup de minuit vient de sonner. Je suis l'année 1872.

(Tous les personnages de cette scène se lèvent spontanément.)

MONSIEUR D'ESGRIGNY.

Soyez la bienvenue, madame, & puissiez-vous nous apporter le bonheur !

JACQUES.

Et mon diplôme de bachelier.

MARIE.

Et de jolis cadeaux d'étrennes !

MADAME D'ESGRIGNY.

Et la sécurité des familles !

LA GRAND'MÈRE.

Et le respect des choses saintes.

L'ANNÉE 1872.

Hélas ! hélas ! mes devancières m'ont laissé un triste héritage, que je suis forcée d'accepter sans bénéfice d'inventaire.

MONSIEUR D'ESGRIGNY.

C'est vrai.

1872.

Chers enfants, je n'ai pas les mains pleines de cadeaux, mais j'ai les poches pleines de conseils.

LA GRAND'MÈRE.

S'ils sont bons, madame, comme je n'en saurais douter, c'est le meilleur présent que vous puissiez nous offrir.

MADAME D'ESGRIGNY.

Notre pauvre France est bien malade, apportez-vous un remède pour la guérir ?

1872.

Oui, si les hommes d'aujourd'hui veulent suivre mes ordonnances.

MONSIEUR D'ESGRIGNY.

Peut-on connaître la formule ?

1872.

Certainement. D'abord il faut se mettre dans l'esprit & faire entrer dans la pratique, cet axiome d'un philosophe : Le présent n'est pas seulement la suite du passé, il est aussi le commencement de l'avenir.

Groupez-vous autour de moi, mes enfants, & accordez-moi votre attention. — L'humanité succombe parce que la morale se meurt, parce que les hommes d'aujourd'hui, jetés dans un chaos d'erreurs & de mensonges, ne savent plus ou ne peuvent pas retrouver leur chemin ; parce qu'on se moque de la religion, de la loi & de la famille.

LA GRAND'MÈRE.

C'est tristement vrai, madame.

1872.

Parce que la popularité tient lieu de gloire ; parce qu'une vanité mesquine a remplacé le noble orgueil.

MONSIEUR D'ESGRIGNY.

C'est ainsi qu'a commencé la décadence de la Grèce.

1872.

C'est ainsi qu'arrivera celle de la France, si la raison n'est pas écoutée. L'éducation des enfants qui, plus tard, deviennent des hommes est une des grandes causes de votre abâtardissement. — Vos



enfants assistent à toutes vos réunions, entendent tout ce qui se dit, lisent tout ce qui s'écrit, politique, philosophie, théâtres, toilettes, spéculations d'argent & d'amour-propre; ils écoutent, recueillent & commentent tout. A quinze ans, les garçons se mêlent aux discussions sérieuses, et les filles font un cours de coquetterie. Adieu la grâce naïve & l'insouciance aimable du jeune âge. Adieu ce respect de la famille qui fait qu'on sait lui obéir. Parce qu'on traduit quelques vers de Juvénal, on se croit la mission de remuer les empires; parce qu'on exécute un motif sur le piano, on se trouve capable d'être applaudie dans un concert.

MADAME D'ESGRIGNY.

C'est une grande vérité que vous dites là, madame. J'ajoute que les devoirs religieux sont lettre morte en ce temps de scepticisme & de démoralisation.

1872.

Parce que la vigueur de la volonté n'est plus en vous; parce qu'une faiblesse coupable a remplacé, chez vous, les sévérités nécessaires. De vos fils vous faites de petits pédants dont on rit; de vos filles de jeunes coquettes que l'on blâme; l'esprit d'obéissance n'est plus en eux; l'amour de Dieu s'affaiblit dans leur cœur, ils restent sur le seuil de la conscience & vous n'avez pas le bras assez fort pour les y faire entrer, et, ces créatures chéries que vous avez enveloppées de toutes vos sollicitudes, deviennent plus tard des êtres sans cœur, sans courage, sans respect et sans amour pour vous-mêmes.

MONSIEUR D'ESGRIGNY.

Je veux croire, madame, qu'il n'en sera pas ainsi de nos enfants.

JACQUES ET MARIE.

Oh! mon père, soyez-en bien sûr.

LA GRAND-MÈRE.

Commencez alors, mes chers petits, par donner congé, en bonne forme, à monseigneur le luxe, que vous appelez sans cesse dans cette maison & qui vous donne de fort mauvais conseils. Il faut une montre d'or à monsieur, il faut des dentelles à mademoiselle, il faut les premiers tailleurs & les couturières en vogue.

1872.

C'est fort bien dit, madame, et c'est d'une vérité indiscutable. La vanité tient une place énorme dans le monde moderne. Être, c'est peu; paraître, c'est beaucoup. Nous vivons dans un siècle d'affectation. Rien de simple, rien de digne, rien de vrai! Le premier cuistre venu, qu'il ait un frac ou une blouse, se pose en homme de génie, il vous débite son discours comme le marchand d'orviétan débite sa marchandise, trompant, tous deux, les ignorants & les niais. Eh bien! je vous le dis, il faut réformer cette première éducation vicieuse qui conduit les enfants dans de périlleux chemins. Il faut que l'enfance ne vieillisse pas avant le temps; il faut qu'elle sache prier, aimer & obéir. Plus tard la jeunesse sera instruite, généreuse & modeste, & plus

tard encore, l'homme, dans tout son développement, deviendra le type de la sagesse, de la justice & de l'honneur. Voici les conseils que vous donne l'année 1872, chère & honorable famille, & je vais aller les répéter à toutes celles qui voudront bien m'accueillir à leur foyer.

MADAME D'ESGRIGNY.

Que Dieu vous accompagne, madame, & que chacun vous écoute religieusement, comme je viens de le faire! Vos conseils sont de grandes leçons de morale dont je saurai profiter.

MONSIEUR D'ESGRIGNY.

Et dont nous vous sommes tous reconnaissants, n'est-ce pas, Jacques? n'est-ce pas, Marie?

JACQUES.

Oh! oui, mon père. J'ai bien compris ce qu'a dit madame, & je saurai vous le prouver.

LA GRAND-MÈRE à Marie.

Et toi, fillette?

MARIE.

Moi, grand-mère, je veux embrasser madame l'année 1872, parce qu'elle nous a dit des choses très-vraies & très-belles, que je préfère à des cadeaux.

(*La visiteuse baise au front les deux enfants, presse les mains des trois autres personnes de la famille et sort. — Une heure sonne à la pendule, chacun regagne son appartement.*)

Plus que jamais, cette année, on devra chercher à joindre l'utile à l'agréable, dans les cadeaux du nouvel an. Nous recommandons à cette occasion l'*Édition Péters*, qu'un grand nombre de nos abonnées ont pu apprécier déjà, & qui s'est enrichie de plus de six cents morceaux.

On sait que cette édition est entièrement composée des ouvrages classiques des grands maîtres, qu'elle s'adresse autant à l'écolier qu'au virtuose, & que parmi les quinze cents morceaux qu'elle compte aujourd'hui, il en est un grand nombre au prix fabuleusement bon marché de 35 centimes.

La beauté du format, de la gravure et du papier; le mérite incontestable d'ouvrages justement célèbres, en font le plus charmant présent que l'on puisse offrir à une musicienne. Des catalogues, où chaque œuvre est classée avec soin & accompagnée du prix net, se trouvent chez l'éditeur de cette belle collection, M. E. Jung-Treuttel, 19, rue de Lille, à Paris.

En dehors de l'*Édition Péters*, la même maison édite, en ce moment, les *Œuvres Complètes de Fr. Chopin*, pour piano à deux mains, en quatorze cahiers séparés, dont les deux premiers (sous presse), le troisième & quatrième, en préparation, paraîtront en grand format sous peu de jours.

Cette nouvelle publication, dont nous aurons à reparler plus tard, fait concurrence à ce que l'*Édition Péters* a donné de mieux, tout en restant dans les mêmes conditions de bon marché, d'élégance & de parfaite correction. MARIE LASSAYEUR.



## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### BOUILLON RÉCONFORTATIF POUR LES CONVALESCENTS ET LES VIEILLARDS

Ayez du bouillon ordinaire, bon, bien aromatisé, ayez un quart ou une demi-livre de viande de bœuf, sans nerfs ni graisse, hachez-la extrêmement fin, mettez-la au fond d'une jatte, versez au-dessus le bouillon chaud, laissez infuser, passez à travers un tamis & donnez au malade.

Si le bouillon s'était trop refroidi, c'est au bain-marie qu'il faudrait le réchauffer.

### CAROTTES AU CONSOMMÉ.

Ayez de jeunes carottes, après les avoir blanchies à l'eau bouillante & rafraîchies à l'eau froide, faites-les cuire doucement & longtemps dans du bouillon, auquel, pour le rendre plus fort, vous ajouterez une cuillerée de Liebig.

On peut manger les carottes seules, ou les ajouter à une rouelle de veau, à un filet de bœuf, à un canneton ; elles y feront bon effet.

### REMÈDE CONTRE L'ASTHME ET LES OPPRESSIONS.

Prenez du papier gris, non collé ; faites-le tremper dans une dissolution, composée d'un tiers de sel de nitre, un tiers stramonium, un tiers belladone ; quand le papier est bien mouillé, retirez-le & faites-le sécher dans une chambre sèche & close, en étendant les feuilles sur des cordes.

Au moment où l'oppression saisit le malade, prenez une demi-feuille de ce papier préparé, & brûlez-le près du lit ou du fauteuil de la personne souffrante. Elle en ressentira un grand soulagement.

### NETTOYAGE DE LA PERSE GLACÉE.

On perd cette jolie étoffe en la lavant ; le meilleur moyen de lui rendre son lustre, c'est d'étendre le rideau ou le couvre-lit bien à plat sur une table, de le saupoudrer de mie de pain, fine & sèche, & de le frotter longtemps & patiemment en renouvelant la mie de pain, s'il est nécessaire. Le rideau sortira de là très-bien purifié.

Pour la perse cretonne, le mieux, c'est de la confier à un dégraisseur qui lui fera subir un lavage à neuf.





# CORRESPONDANCE

## JEANNE A FLORENCE

**V**OULEZ-VOUS savoir, mesdemoiselles, quelles sont les étrennes à la mode, cette année? nous dit Adrienne, en arrivant un peu plus tardivement que d'habitude à notre réunion d'ouvrage. Tout ce qui rappelle d'une façon plus ou moins *plaisante* ou spirituelle, nos revers, nos malheurs, nos fautes même!... Ainsi, j'ai vu dans l'un des magasins que j'ai parcourus, depuis ce matin, pour mes achats de jour de l'an, un joujou qui s'appelle *le Prussien démenageur*. C'est une poupée très-joliment habillée vraiment! casque pointu en tête & sabre au côté, ployant sous le faix de divers objets qu'elle essaye d'emporter: pendules, miroirs, sacs, etc. Elle en a sous les bras, dans les mains, elle en laisse tomber... mais comment s'égayer devant un jouet qui rappelle des souvenirs si poignants? Il y a aussi *le Prussien destructeur*.

Vous vous rappelez peut-être la boîte à surprise qu'on donnait autrefois aux petits enfants, et d'où sortait, au moment où l'on y songeait le moins, une si vilaine figure de diable? Cet hiver, messieurs les Prussiens qui sont les *lions* de nos étrennes, ont l'honneur de remplacer le diable dans ces boîtes.

J'ai vu aussi des *bébés communards*, lesquels bébés, soigneusement emmaillottés, annoncent, par une grande pancarte attachée à leur brassière... une surprise!... Laquelle? Je me suis vainement évertuée à le deviner. — Voyez si vous serez plus heureuses. — Dans tous les cas on ne peut guère supposer qu'ils nous tiennent en réserve une surprise agréable! — Nous avons des *vivandières de la Commune*, des *poupées pétroleuses*, des *pantins fédérés*. — Puis, dans un autre ordre de choses, les pendules-obus, les lampes-boulets, les boîtes à bonbons, *fascines* ou *gabions*. J'ai visité un splendide magasin, qui ne contient que des objets d'art, — oui vraiment d'art! — obtenus dans des fragments de projectiles recueillis pendant le siège. J'ai croqué des balles coniques en chocolat,

& j'ai vu offrir à une belle petite fille blonde un monstrueux obus qui, en s'ouvrant entre ses mains, n'a lancé heureusement sur elle qu'une pluie de *fondants* à la rose, à la vanille et à la pistache.

— Que les Français sont étonnants! dit Marie. Tout leur est sujet de plaisanterie et de commerce?

— Et les Françaises donc? riposta sa sœur. N'aurait-on pas cru, après de semblables malheurs que toutes, à l'envi, se seraient efforcées de devenir plus simples, moins frivoles, de préparer par leurs goûts sérieux et modestes, une génération plus forte & moins efféminée que celle d'aujourd'hui? Eh bien, pas du tout! jamais elles ne se sont plus coquettement, plus richement mises que cette année: broderies sur toutes les coutures, panaches de toutes les couleurs, & quels panaches!... menaçant les nues, monstrueux comme l'obus aux fondants d'Adrienne. Les voilà rejetées à corps perdu dans le luxe passé. Elles sont incorrigibles!

— Tu n'es pas indulgente pour nos compatriotes, ma sœur, dit Marie. Qui te dit que beaucoup d'entre ces jeunes femmes, en dépit de leurs robes brodées & des *panaches* que tu leur reproches & qui sont la conséquence de leur position sociale, ne se privent pas d'une foule de choses qui leur seraient agréables, & qu'elles se fussent données sans hésiter, une année autre que celle-ci? Moi, par exemple... Ici Marie jeta un rapide coup d'œil à la glace, pour s'assurer que la jolie cravate de crêpe de Chine bleu de ciel, qui se nouait sur sa robe de drap gris feutre, n'était pas de travers.

« Moi, pas plus tard qu'hier, j'ai été tentée, autant que fille d'Eve peut l'être, par un ravissant nœud de foulard cerise que j'ai eu pourtant la vertu de ne pas acheter. J'avais celle-ci depuis huit jours, hélas!... »

Et Marie poussant un gros soupir, lança dans la glace un nouveau regard en songeant à l'objet de ses regrets.

« Quel sacrifice! dit Lucie, en riant. Crois-tu



donc être seule à en faire? Nous sommes toutes dans le même cas, ma chère, & pour ne parler que de moi, sais-tu bien que je ne me suis pas donnée une seule plante, pas une seule graine, pas un seul oignon de jacinthe ou de tulipe, depuis notre retour d'exil?

— Bast! tu en as à revendre des plantes, des graines & des oignons, fit Marie légèrement.

— Et toi donc! si l'on comptait tes rubans & tes nœuds de cravates! » riposta avec vivacité Lucie blessée dans ses prédilections.

Berthe interrompit à propos cette discussion naissante.

« Moi, dit-elle, ce sont les magasins de lingerie pour les bébés qui me tentent; aussi, pour ne pas me laisser aller à dépenser plus qu'il ne faut en brimborions coquets pour mon cher trésor, je passe devant sans jamais en regarder les vitrines.

— C'est le meilleur moyen de résister à la séduction de ces dangereux étalages parisiens, dis-je. Je vous le recommande, mesdemoiselles.

— Cependant, objecta Adrienne, si personne n'achète, que deviendront ces pauvres marchands, qui ont besoin de vivre comme tout le monde, & qui ont de si grands frais? Il est charitable, ce me semble, d'être un peu déraisonnable à leur profit de temps en temps.

— Oui certes, c'est même un devoir pour ceux qui, ainsi que toi, chère Adrienne, le peuvent faire sans s'appauvrir. Les personnes riches doivent aider à la reprise des affaires, en dépensant le plus d'argent possible. Car lorsqu'on a de larges ressources, on est blâmable de trop épargner; tandis qu'au contraire l'économie est chose méritoire, obligatoire même dans une position plus humble.

— Tu viens là, chère Jeanne, de justifier les jeunes femmes élégantes que Lucie condamnait tout à l'heure.

— C'est vrai, dit Lucie avec une loyale franchise, j'avais parlé sans réfléchir ou plutôt je n'avais pensé qu'aux femmes, aux jeunes filles qui étalent un luxe en désaccord avec leurs moyens & ne savent pas résister à une fantaisie si coûteuse qu'elle puisse être, & quel que soit le moment où cette fantaisie leur vient.

Pour clore ce débat un peu sérieux, mesdemoiselles, & surtout pour ne pas ressembler à ces étourdies, engageons-nous à être, à l'avenir, très-modestes dans nos goûts & dans nos desirs & à ne nous laisser aller, en aucune circonstance, aux dépenses inutiles. »

JEANNE.

## MODES

ENFIN la voilà terminée cette désastreuse année 1871 ! Dieu veuille exaucer tous les vœux formés en faveur de celle qui commence ! Mais surtout n'oublions pas les terribles épreuves par lesquelles la pauvre France vient de passer, & sachons profiter de ces cruelles leçons.

La femme, dans notre société, a une grande influence, & plus elle est élevée en position, plus elle doit chercher à donner le bon exemple.

Il est très-possible que les réceptions ne soient pas nombreuses cet hiver. Tant de familles ont été atteintes, soit dans leurs affections, soit dans leur fortune !

Aussi sera-t-il raisonnable de chercher à se servir autant que possible des toilettes que l'on peut avoir, & de ne faire, pour les jeunes filles surtout, que des acquisitions simples et de prix modérés. La simplicité n'exclut nullement l'élégance, laquelle réside suriout dans la façon dont est faite & surtout portée une toilette.

La tarlatane est toujours l'étoffe préférée pour

les robes de soirée des jeunes filles. Quand on les fait chez soi ces robes sont peu coûteuses. La tarlatane très-claire est presque aussi jolie que le tulle, beaucoup plus solide & bien moins chère. Puis, avec la tarlatane, un jupon de soie n'est pas absolument nécessaire. Un dessous en mousseline peut très-bien suffire.

J'ai vu de très-jolies robes de tarlatane à pois, à étoiles blanches ou de couleur, d'autres à petits dessins d'or ou d'argent.

On fait de charmantes petites tuniques en soie ou en velours de couleur. Quelquefois seulement le corsage à petites basques.

La tarlatane unie se garnit, en pareil, de volants plissés, de bouillons, de grosses ruches, tout bonnement coupées droit fil. Ces ruches sont d'un effet très-nuageux. Une jupe, un corsage & une tunique ornés ainsi font une toilette simple & fort distinguée.

Les dessous de couleur sont encore très-jolis sous la mousseline & l'organdi. Une jupe à queue, en organdi uni, ornée entièrement de petits volants ou



simplement de biais doubles, se place sur un jupon rose ou bleu, en percale satinée imitant parfaitement la soie.

J'ai remarqué une délicieuse petite tunique de velours anglais bleu de ciel, tout unie, bien relevée en pouff derrière. Elle devait être mise sur une jupe de tarlatane avec pois en velours bleu. Cette jupe était assez longue & n'avait aucune garniture. Un simple ourlet dans le bas. Il faut mettre par-dessous une jupe de tarlatane unie, & une autre de mousseline, de même longueur.

Pour toilettes très-élégantes, mais de longue durée, on m'a montré des robes de soie blanche & de couleur. On les orne beaucoup de grosses ruches doubles en tarlatane de même nuance.

Voici une fraîche toilette de jeune fille peu coûteuse, & dont plus tard il sera facile de faire un joli jupon de dessous : Jupe longue & corsage de dessous en mousseline de laine rose. Sur la jupe, deux volants de mousseline blanche très-claire, garnis d'un entre-deux de valencienne & d'une petite dentelle, séparés par trois petits plis. Ces volants sont froncés & assez distancés l'un de l'autre. Chaque tête est formée par un plissé à la vieille en mousseline blanche. Petite jupe de mousseline, garnie d'un plus petit volant & d'un plissé. Corsage de mousseline froncé à la Vierge. Un entre-deux & une valencienne le termineront dans le haut. Petites manches courtes, plates, se croisant sur le bras. Large ceinture en faille rose. Une rose dans les cheveux et une au corsage.

Jamais les robes de velours n'ont été plus à la mode; le moment serait bien choisi pour les faire faire, car on ne coupe plus les lés en biais, comme les années précédentes; celui de devant seul a besoin d'être biaisé. Ces robes se font à queue, & généralement à deux corsages.

La robe de velours noir est toujours facile à porter; en grenat elle est excessivement élégante, & ne peut se mettre le jour qu'en de grandes circonstances; en bleu de ciel, la robe de velours est tout à fait grande toilette du soir.

Les corsages montants, ouverts ou décolletés, ont de grandes basques, plus ou moins relevées, & différemment garnies. On emploie pour cela des dentelles noires & blanches, des perles de grenat, des perles blanches, des perles de jais, de la fourrure, etc.

Les paletots de velours se font droits ou cintrés. Ils sont souvent doublés & garnis de fourrure.

Le manchon doit être en fourrure semblable, ou en velours, avec une bordure de fourrure de chaque côté. On les fait toujours très-petits. La fourrure est excessivement en vogue cette année; on en garnit beaucoup les costumes. Il y a de jolies petites cravates à des prix modérés, en astrakan, en petit-gris, vision d'Amérique, etc.

Les prix des cols sont en général d'un tiers plus élevés que les manchons de même qualité.

La forme ordinairement préférée pour une robe de chambre est celle dite *Princesse*; mais il y a aussi les *douillettes*, pour les personnes plus âgées & frileuses. Elles se font généralement en cachemire & se ouatent presque toujours.

Deux bandes de soie piquée forment le devant en s'élargissant par le bas. La pèlerine & les manches sont ornées d'une bande semblable. Une ceinture de ruban de soie se noue sur le devant.

Une jolie robe de chambre, forme *Princesse*, que j'ai admirée, avait un gros pli Louis XV dans le dos. Elle était en cachemire bleu de ciel, ornée tout autour & devant de petites bordures (imitation de cachemire de l'Inde), avec effilés. Revers & poches garnis des mêmes dispositions. Il y en avait une autre semblable, mais dont les bandes de cachemire étaient remplacées par un bord de fourrure de petit-gris. On pourrait également employer, pour cette garniture, du faux astrakan gris.

La suivante, en petit drap blanc, — que l'on peut copier en cachemire, — est de même modèle. Ni pli dans le dos, ni revers, — une petite pèlerine qui se met à volonté.

Elle est garnie par devant, de chaque côté, et tout autour, de trois rangées de velours noir. Boutonniers et gros boutons de velours, du haut en bas. Même velours autour de la pèlerine, qu'a, en plus, un effilé de laine blanche à glands.

Le tartan écossais s'emploie toujours pour robes de chambre ordinaires. On les double souvent de flanelle unie. C'est très-chaud & solide.

On voit aussi du cachemire imprimé, et à dispositions, exprès pour ce genre de confection. Les fonds rouges et bleu de ciel sont les plus jolis.

Pour qu'une robe de chambre soit acceptable dans le milieu du jour, il faut avoir bien soin de ne négliger aucun accessoire, tels que cols, manchettes, cravates, pantouffes, etc., qu'il faut assortir autant que possible.





## VISITES DANS LES MAGASINS

Malgré l'époque des étrennes, je laisse de côté, mesdemoiselles, le domaine de la fantaisie pour venir vous parler d'un objet utile, économique, agréable, élégant au besoin, dont je viens d'apprécier tous les services. Ils s'applique également au sérieux & au futile; avec lui vous voyez passer dans vos mains avec une rapidité inouïe des ouvrages pour lesquels il vous eût fallu jadis des mois entiers.

Je m'aperçois que c'est presque une énigme que je viens de vous poser. Avez-vous deviné quel est cet objet?

Si j'étais madame de Sévigné, ce serait l'occasion d'écrire un pendant à la fameuse lettre dans laquelle elle pose à madame de Grignan l'énigme du mariage de la grande Mademoiselle avec monsieur de Lauzun.

Mais, hélas! comme il y a autant de distance entre son esprit & le mien qu'entre l'époque où elle vivait & celle où j'ai été appelée à l'honneur de vous rendre compte de mes visites dans les magasins, je vous dirai tout simplement qu'il s'agit de la machine à coudre la Silencieuse. Afin de pouvoir vous parler de cette machine en connaissance de cause, j'ai été l'étudier & la voir fonctionner. J'ai voulu constater les progrès apportés dans toutes ses parties, & surtout dans les différents guides que nécessite la diversité des ouvrages qu'elle est appelée à faire. Ainsi avec son guide à soutacher perfectionné, on peut soutacher & robe & pardessus.

Vous voyez que cette machine se met à l'unisson de la mode.

Le guide à ouater permet de piquer les doublures. C'était si long jadis à piquer la doublure d'un vêtement que l'on voulait ouater!

Aujourd'hui, grâce à toutes ces inventions modernes, on peut faire soi-même, avec de bons patrons, ses toilettes complètes; aussi je n'hésite pas à

ranger une machine à coudre dans la catégorie des étrennes qui doivent faire le plus de plaisir à toute personne raisonnable & qui comprend la valeur du temps. Au nombre de ces personnes, ne faut-il pas mettre en première ligne les abonnées du *Journal des Demoiselles*? Ne croyez pas que ce meuble soit sans élégance. Vous en trouvez de très-jolis en bois de rose, en boule, etc. Cette machine à coudre se trouve 30, rue Richelieu, pour Paris, & 49, boulevard Magenta, où on expédie en province. L'agent général est monsieur Pouillien.

Avant de clore cette visite, je vais un peu empiéter sur l'article *Modes*, & vous indiquer une charmante petite fantaisie dont j'ai déjà parlé dans la chronique de la mode, édition hebdomadaire du journal. C'est une espèce de collier en velours noir. Sur ce velours, qui doit avoir la largeur de deux centimètres, sont cousus une quantité de petits dessins en or ou argent (imitation), qui représentent des étoiles, des perles, des paillettes, des croissants, etc. On les dispose sur ce velours & on les y attache par des points que l'on passe à travers les petits trous disposés à cet effet. Les deux bouts du velours qui tombent derrière, sont ornés de franges d'or ou d'argent, selon le genre des dessins. Vous comprenez que ce velours enserrer le cou. C'est charmant & sied fort bien. Quelques-uns ont, devant, un velours long de 5 à 6 centimètres, qui tombe sur la poitrine. Il est cousu après le tour du cou d'un côté, & de l'autre on y attache une croix du même genre que les dessins posés sur le velours. Il me reste maintenant, mesdemoiselles, à vous souhaiter une bonne année, & à vous demander de nous mettre en communion de prières pour obtenir de Dieu qu'il étende sur notre chère patrie sa main puissante & protectrice.

## EXPLICATIONS

### GRAVURES DE MODES

#### PREMIÈRE GRAVURE.

*Première toilette.* — Robe en épinglé, ornée de larges biais & de rouleautés. — l'unique à manches larges avec pointes allongées partant du devant du corsage; dans le dos, petite basque retombant sur le pouff; la tunique est garnie d'une guipure. — Chapeau en ve-

lours royal avec biais en satin liseré du même velours que le chapeau plissé en dentelle; touffe de feuillage brûlé.

*Deuxième toilette.* — Robe en drap de Sibérie avec haut volant plissé, maintenu par un galon ouvragé & surmonté d'une broderie en soutache. — Pardessus double collet, ayant dans le bas un haut volant plissé disposé comme celui de la robe. — Le second collet est



garni d'un effilé tors en laine comme celui de la tunique. La manche est ornée d'un effilé plissé. — Chapeau en velours noir avec ornements en satin & dentelle, primévères en velours.

*Toilette de petite fille.* — Jupon en peluche marron. — Robe princesse devant, bordée d'un biais en peluche pareille au jupon. — Col marin, bordé d'un biais plus petit; le devant est fermé par des boutons en velours marron. Les pattes & les parements de la manche sont bordés comme le col.

DEUXIÈME GRAVURE.

*Première toilette.* — Toilette de dîner. — Première jupe en taffetas rayé bleu & blanc accusant une légère traîne. — Seconde jupe en taffetas bleu uni. Elle est ornée dans le bas d'un volant découpé à l'emporte-pièce. Un biais de taffetas marque la tête du volant. — Sous ce volant, second volant en tarlatane blanche plissée. — La tunique est relevée de chaque côté par un nœud en taffetas bleu. Elle descend derrière presque au bas de la première jupe. — Corsage à petites basques. L'ouverture du corsage est ornée de petits plissés en tarlatane blanche, avec ruche de taffetas bleu au milieu. — Dans l'intérieur, fichu formé de ruban bleu et de tulle blanc. — Manche à bouillons ornée comme le corsage. — Sous le grand volant de taffetas, volant en tarlatane plissée servant de sous-manche. — Gants paille en chevreau. — Souliers de satin noir. — Velours noir autour du cou avec médaillon. — Dans les cheveux, nœud de velours noir.

*Deuxième toilette.* — Toilette de bal en taffetas & tulle blanc. — Jupe de taffetas blanc formant demi-traine. — Seconde jupe en tulle blanc de la même longueur que la jupe de soie. Elle est ornée d'un haut volant en tulle blanc surmonté d'un bouillonné, & d'un volant qui forme tête. Le volant est simplement ourlé

dans le bas. — La seconde jupe ou tunique est relevée d'un seul côté par un nœud en velours ponceau. — Corsage à basques en taffetas blanc; il est orné de biais en taffetas & d'un effilé mousse en soie blanche. — Manche courte formée d'un seul bouillonné. — Sur le côté gauche rose rouge. — Collier en corail. — Dans les cheveux, roses rouges. — Gants blancs. — Souliers de satin blanc.

PREMIER CAHIER

Garniture. — L. J. — Carré filet. — Mouchoir. — Garniture pour jupon. — Vide-poche hamac. — Coiffure en velours. — Panier à laines. — Garniture. — D. A. — Parure col rabat. — Petite garniture. — Inès. — L. V. — N. C. — Entre-deux. — Dessin-soutache. — Garniture. — Panier à bonnet. — Chaise avec bandes en satin. — Dentelle au crochet. — Bord en tricot. — Ornement pour robe. — A. A. — Coin de cravate. — E. C. avec couronne de baron. — Estelle. — Adine. — D. G. enlacés. — Entre-deux. — Garniture.

PLANCHE I

1<sup>er</sup> CÔTÉ

Corsage à basque pour dame âgée.

2<sup>e</sup> CÔTÉ

Robe pour petite fille de sept à huit ans, toilette de la gravure contenue dans ce numéro.

TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin Louis XIII pour dessus de table en vieux chêne.

On peut employer ce dessin pour fauteuil, en supprimant quelques branches dans les angles du haut, & allongeant sur le milieu celles du bas.

ÉNIGME

En France point de nom plus connu que le mien !  
Il appartient à l'homme, et désigne des bêtes ;  
C'est pourtant un nom bien chrétien,  
Qui sur le paganisme a fait maintes conquêtes ;  
Combattant pour la vérité,  
Soldat, pontife, apôtre, solitaire,  
Celui qui l'illustra, type de charité,  
Offre en divers états le plus beau caractère.  
Il ne se dément point : depuis quinze cents ans,  
On le voit adoucir la saison des autans,  
Avec lui, ramenant quand le soleil expire  
Et ses derniers trésors et son dernier sourire.



## MOSAÏQUE

En Suède, dans ce pays entrecoupé de tant de cours d'eau, les évêques & les premiers fidèles regardèrent l'érection des ponts comme un acte digne des regards de Dieu : on voit encore, sur des torrents, dans des passages difficiles, de vieux ponts en pierre sur lesquels sont gravés en caractères runiques des inscriptions telles que celles-ci : *Jartabañi fit élever ce pont pour le salut de son âme. — Durstin et Vigi ont fait faire ce pont pour l'âme de leur parent Osur. — Ghelu fit construire ce pont pour l'âme de sa fille Xilaya.*

Le même sentiment animait dans le Midi de la France les Frères-Pontifes, fondés par le bienheureux Bénézet, & qui ont jeté des ponts sur les passages dangereux du Rhône & de la Durance.

Rien n'est plus grand que l'édifice chrétien — Dieu a diminué tout le reste, & nous sommes comme une cathédrale debout & vivante, dans une solitude dévastée.

LACORDAIRE. (*Lettres.*)

Les heures sont la monnaie de la vie.

L'imagination est à la fois une étoffe médiocre & une broderie merveilleuse.

Comte DE NUGENT.

On ne peut tenir à trop peu de choses en ce monde ; c'est trop que de tenir à soi.

M<sup>me</sup> DE COULANGES.

Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

LA BRUYÈRE.

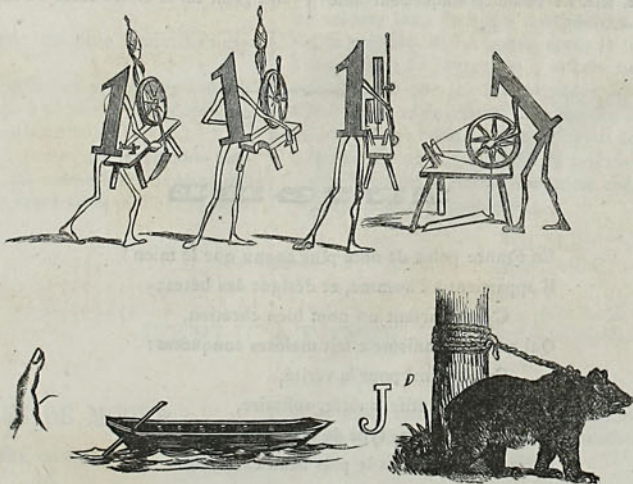
On n'est riche que de ce que l'on donne, & pauvre seulement de ce qu'on refuse.

M<sup>me</sup> SWETCHINE.

Ce sont les yeux des autres qui nous ruinent.

FRANKLIN.

## RÉBUS







*Modeste Paris*  
**Journal des Demoiselles**  
 ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Lingerie de la* M<sup>me</sup> Leborgne, r. du Parc, 56. *Corsets et Jupons de* M<sup>mes</sup>  
 de Vertus, s. r. Ch. d'Antin. *Agente de la* M<sup>me</sup> de Madras, galeries de Choiseul, 16.  
*des P<sup>ts</sup> Champs, 36. Machine à coudre de la* la Silencieuse B<sup>te</sup> Magenta, 42.









*Modèle et Tailleur sup. r. Coll. Lemoine 15 Paris*

3821 bis

*Modas de Paris*  
**Journal des Demoiselles**  
 ET PETIT COURRIER DES DAMES  
 Réunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Coiffettes de M<sup>me</sup> Bataillon, Rue Richelieu 14.*  
 Ayuntamiento de Madrid



